ARMAND SILVESTRE

LA CHANSON DES HEURES

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE DIX-HUIT PIÈCES NOUVELLES

PARIS
G. CHARPENTIER
11, RUE DE
18

U d'/of OTTAWA
39003003295325

18-2-70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lachansondesheur00silv

LA

CHANSON DES HEURES

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

DU MÊME AUTEUR :

PREMIÈRES POÉSIES. . . . . 1 vol.
LES AILES D'OR . . . . . 1 vol.
LE PAYS DES ROSES . . . . . 1 vol.
LE CHEMIN DES ÉTOILES . . . . . 1 vol.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

ARMAND SILVESTRE

LA

CHANSON

DES HEURES

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE DIX-HUIT PIÈCES NOUVELLES

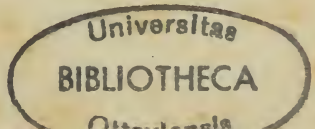
PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

Tous droits réservés



PQ
2428
S6C39
1887

Aux astres les Heures pareilles
Roulent dans un cercle éternel ;
Joyeux, plaintif ou solennel,
Leur bruit vient frapper nos oreilles.

Heures de deuil, Heures d'amour,
Comme de sonores étoiles,
Du silence perçant les toiles,
Passent en chantant tour à tour ;

Et, comme en sa route infinie
L'astre nous darde un trait vainqueur,
Chacune nous atteint au cœur
Avec un rayon d'harmonie.

Heures du rire, Heures des pleurs,
Voix légères et voix profondes,
C'est la tempête sur les ondes,
Et c'est la brise sur les fleurs.

Sur la cithare et sur la lyre
Glissent leurs doigts furtifs et prompts;
Dans la flûte et dans les clairons
Souffle leur joie ou leur délire.

Heures de fête, Heures d'affront,
Heures d'ivresse, Heures de gloire,
J'ai mis leur chant dans ma mémoire
Quand elles passaient sur mon front;

Et de leur musique, loin d'elles,
Recueillant les accents divers,
J'ai voulu fixer dans ces vers
Leurs échos vibrants et fidèles.

RIMES VIRILES

RIMES VIRILES

PROLOGUE

La torture d'aimer ne vaut pas qu'on en pleure,
Pour qui connut déjà son mensonge divin,
Pour qui sait quel oubli veille au seuil de ce leurre,
Et combien l'éternel de nos amours est vain!

Que l'avare ait caché son or pur dans l'argile!
Cherchons un autre asile au trésor de nos pleurs;
Car le cœur de la femme est vase trop fragile
Pour porter, jusqu'aux cieux, le faix de nos douleurs.

Ah! puisqu'à l'infini, seul, ici se mesure,
— Dans le néant humain, — le pouvoir de souffrir,
Gardons-le donc pour une immortelle blessure
Et pour le mal sacré dont il sied de mourir!

A nos pieds endurcis essuyons la rosée
Qu'au sentier matinal met la brise en passant;
C'est plus haut et plus loin que la source est creusée
Des larmes où s'en vont notre âme et notre sang;

C'est plus haut et plus loin que ce qui te fait belle,
Femme par qui l'enfant croit avoir tout souffert,
Qui, la première, au flanc, nous mets ta main cruelle,
Et qui t'enfuis, laissant notre cœur grand ouvert.

Pour combler cet abîme et fermer cette porte
A la Mort, il faut plus que l'amour décevant
Qui descend de tes yeux et que ton souffle emporte,
Ou la vaine douleur qu'on souffre en te servant.

Cher et premier bourreau, mère de la souffrance,
Femme, admire ton œuvre et passe avec orgueil ;
Mais laisse-moi pleurer sur les dieux, sur la France,
Sur les autels brisés, sur la Patrie en deuil !

I

LES CIEUX NOUVEAUX

A MON MAITRE ERNEST HAVET

Pollio et incipient magni procedere menses.

Plus d'un Christ saignera sur un nouveau Calvaire,
Avant que d'Elohim le nom soit aboli :
Sans nimbe lumineux à sa face sévère,
Il sera, pour jamais, dans l'ombre enseveli.

Plus d'un s'endormira dans le rêve indicible
De mourir pour le Juste et pour la Vérité,
Sentant boire à son cœur, percé comme une cible,
L'immense soif dont meurt la pâle humanité.

Ils te ressembleront par l'âme et le génie,
Jésus, Dieu qu'à ta voix un peuple a reconnu ;
Mais leurs maux seront vains, vaine leur agonie :
Le temps de ceux qu'il faut sauver n'est pas venu !

L'antique foi s'acharne à sa splendeur perdue,
Forte d'un nom qui fait tout nom silencieux :
Elle n'est pas encore à ce point descendue
Que chacun s'en détourne, interrogeant les cieux ;

Que toute âme virile en dégage son aile,
Comme d'un lac rompu l'oiseau toujours vivant,
Et cherche le secret de la chose éternelle
Plus haut que sa poussière éparse dans le vent.

Mais cette heure viendra que hâteront encore
Les fureurs du vieux monde à son dogme obstiné,
L'heure du dieu nouveau qui, pareil à l'aurore,
Va venir, et qu'attend un peuple prosterné.

Oui, cette heure viendra que porte, en ses entrailles,
La Terre des martyrs, des dieux et des héros.
Mais jusque-là quels deuils et quelles funérailles,
O race d'Elohim, ô race de bourreaux !

C'est par toi que mourront tant d'obscures victimes,
De doux suppliciés aux tourments superflus,
De défenseurs sacrés des vérités sublimes
Que ton Christ enseignait, et que tu n'entends plus !

* * *

Dans le troupeau sacré des dieux déjà venus,
Je cherche en vain celui que le monde réclame :
Des désirs innommés, des besoins inconnus
Ont creusé plus avant les abîmes de l'âme.

L'homme vieilli n'a plus soif que de vérité;
Il a des cieux profonds déchiré le mystère.
La raison pour témoin, pour loi la liberté,
L'Idéal qu'il conçoit se mesure à la terre.

Sans rafraîchir son cœur vos larmes couleront,
Amantes des dieux morts, Vénus ou Madeleine,
Mystiques fleurs que l'aube arracha de son front
Et dont le vent des cieux but la dernière haleine.

Éternel aiguillon de ses âpres destins,
La douleur l'a chassé du repos de son rêve :
Les bonheurs infinis, faits d'espoirs incertains,
Ne valent pas les maux réels de l'heure brève.

Il porte en soi l'honneur d'un plus viril devoir
Que bénir l'invisible main qui nous châtie,
Adorer sans connaître et souffrir sans savoir !
L'espoir le tente en vain, la croyance partie.

Dût l'horrible néant se dresser devant lui,
Il marche, il a dompté l'effroi du chemin sombre,
Dût-il, désespéré, s'asseoir au fond de l'ombre,
Après que le dernier des astres aura lui.

Ah ! celui qu'il attend a bien plutôt pour signe
Un flambeau dans la main qu'à l'épaule une croix :
Autant que sa douceur, sa science est insigne,
Et celui là dira : Connais ! et non pas : Crois !

*
* *

Je ne regrette pas, fils des heures troublées,
La foi qui fut l'honneur des âges révolus,
Astre éteint que chassa des voûtes étoilées,
L'inexorable loi de tout ce qui n'est plus.

La sphère où rayonnait la lumière des âmes,
Pierre inerte, en tombant peut écraser nos fronts,
Mais non plus éclairer notre esprit de ses flammes
Et nous guider aux cieux alors que nous mourons.

Dans sa chute, elle peut encor briser le monde,
Mais non plus l'emporter, satellite fervent,
Dans sa course à travers l'immensité profonde,
Plus haut que la tempête et plus loin que le vent.

Effroyable menace à l'espace jetée,
Je puis craindre son choc aveugle et sans merci ;
Qu'une lueur sereine autrefois l'ait hantée,
C'est affaire au passé, l'heure n'en a souci !

Ascètes nus priant au fond des solitudes,
Apres voluptueux savourant les mépris,
Le secret est perdu de vos béatitudes :
Votre sérénité tente mal nos esprits.

Je plains votre bonheur, bien loin que je l'envie,
O repus d'idéal, âmes lasses d'essor !
Vous adoriez la Mort, et nous cherchons la Vie ;
Vous étiez des vaincus, et nous luttons encor.

Nous refusons au Mal, hors celui qui s'expie,
L'inutile tribut des humaines douleurs
Et chassons de nos yeux, comme une image impie,
Le dieu lâche et méchant que repaissaient vos pleurs !

*
* *

Et pourtant ce passé, comme un néant sonore,
S'emplit de la rumeur d'un combat triomphant :
Contre les noms vainqueurs qu'allait sacrer l'aurore,
Le vieux nom d'Elohim proteste et se défend.

Laissons ce bruit passer dans la Nuit qui l'emporte,
Et saigner les martyrs aux gibets inconnus.
Un Dieu meurt quand la foi dont nous vivions est morte :
Donc Elohim est mort, et les temps sont venus !

L'horizon va s'ouvrir, et l'aurore nous crie :
J'apporte la lumière à vos fils plus heureux !
Ne nous plaignons donc pas d'avoir souffert pour eux,
Exilés qui mourons au seuil de la Patrie !

II

PATRIA

A ALBERT DELPIT

Quelle ombre sanglante a penché
Sur nos fronts son aile meurtrie ?
— L'astre vivant qui s'est couché,
C'était ton soleil, ô Patrie !

L'horizon qui vit son déclin
Saigne encore de ta blessure.
Un peuple, de gloire orphelin,
Porte au front une meurtrissure.

Ne laissons pas se refermer
Le déchirement de la nue,
Ni trop vite se consumer
La honte à nos faces venue.

Par l'abîme des cieux ouverts
Crions : Justice ! aux dieux infâmes,
Et nos fronts, de cendre couverts,
Montrons-les aux fils de nos femmes.

Si les dieux savent le remords,
Si nos fils savent le courage,
Ils rendront la paix à nos morts,
Ils laveront l'antique outrage !

Et, redevenu plus vermeil
Du sang rajeuni d'une aurore,
L'horizon verra ton soleil,
Patrie, aux cieux monter encore !

*
* *

France, ce passé que renie
Le troupeau craintif des ingrats,
Ce passé, tu t'en souviendras,
Car il vit fleurir ton génie.

Il vit l'arbre du droit vainqueur
Ouvrir sa ramure féconde ;
Si ses fruits ont repu le monde,
Sa racine gît dans ton cœur.

Il vit les batailles épiques
Où tes voltigeurs triomphants
Passaient, — héroïques enfants, —
Rouges parmi les champs de piques.

Il vit le mot de Liberté
Jeté par ta poitrine nue,
Comme un feu du ciel sous la nue,
Embraser une immensité.

Il vit ta main briser des chaînes,
Tes pieds fouler des oripeaux
Et, dans les plis de tes drapeaux,
Monter les victoires prochaines.

Il vit ton sang jeune et vermeil
Où s'abreuvaient le chêne et l'herbe,
Rouler, comme un fleuve superbe,
La justice sous le soleil !

Passé des vainqueurs de la Meuse
Et des vengeurs du mal souffert,
O temps d'héroïsme et de fer,
Que ta mémoire soit fameuse !

*
* *

Gloire aux vaincus des grands combats,
Aux morts tombés sans funérailles,
Sous le vent lointain des mitrailles,
Dans les champs d'Alsace, — là-bas !

Sans faire un seul pas en arrière,
Comme des astres s'éteignant,
On les vit plonger, en saignant,
Dans une brume meurtrière.

La trombe de fer emporta
Leur âme à ses fureurs mêlée ;
Et, sous la nue encor voilée,
Le nom de la France monta,

Plus haut que la dernière haleine
Du soldat tombé dans le rang,
Plus haut que la vapeur de sang
Qui flottait sur l'immense plaine,

Vers Celui qui, ne sachant pas
Ce que sont défaite ou victoire,
Couronne de la même gloire
Tous les morts du même trépas !

*
* *

Nous marcherons dans l'avenir
Sans en détourner nos visages,
Sans nous arrêter à punir
Les faiblesses des autres âges.

Un autre orgueil tente nos fronts
Que celui de demander compte
Au passé de l'ancienne honte.
Le temps juge : nous combattrons !

Ah ! c'est moins des vengeurs aux crimes
Que des soldats au droit qu'il faut.
L'horreur nous a faits magnanimes :
Volons le fer à l'échafaud

Pour l'outil qui fauche la gerbe
Et pour le glaive qui défend.
Le père guidera l'enfant
Vers l'œuvre virile et superbe,

Vers les combats et les moissons,
Vers ce qui fait vivre les races !
— Pour les chemins que nous laissons,
Le temps en fermera les traces.

Les cœurs toujours prêts à s'unir
Pour affronter le sacrifice,
Nous marcherons dans l'avenir,
Ayant pour témoin la Justice !

*
* *

France, par tes maux ennoblie,
Nom cher parmi les noms sacrés,
Garde, sous le faix qui te plie,
Un cœur fidèle aux opprimés.

Pour affronter l'heure qui change
En déclin ton sort triomphant,
Toi qui fus la Force qui venge,
Demeure le Droit qui défend.

Subissant les destins contraires,
Après d'héroïques combats,
La fortune t'a fait des frères
De tous les vaincus d'ici-bas.

La fortune a brisé tes armes,
Mais non pas dompté tes esprits.
Après ton sang, donne tes larmes,
Sœur des faibles et des proscrits !

A qui meurt pour les causes saintes,
A qui tombe sous un drapeau,
Garde tes immortelles plaintes
Et ta grande âme pour tombeau.

Afin de surgir la première,
Forte du cœur des nations,
Dans la gloire et dans la lumière,
Au jour des résurrections !

*
* *

Terre de la vigne et des chênes,
L'orage fuit aux horizons :
Sois toute aux vendanges prochaines,
Sois toute aux jeunes floraisons !

Si l'orage qu'un souffle enlève
A meurtri tes fleurs sur ton sein,
En toi coulent encor la sève
Des bois et le sang du raisin.

Ta mamelle n'est pas tarie ;
Un grand peuple s'y peut tenir,
O France, immortelle Patrie,
Nourrice des temps à venir !

Ton âme monte sous la nue,
Avec tes chênes radieux ;
La grappe, aux côteaux revenue,
Porte en soi l'esprit des aïeux.

Tout l'espoir des races prochaines,
Tout l'honneur des temps abolis
Dans tes flancs sont ensevelis,
Mère de la vigne et des chênes !

*
* *

Puisqu'il n'est qu'un Dieu qui demeure
Debout sur les autels brisés ;
De peur que ce siècle ne meure
De ses désirs inapaisés,

Que l'âme humaine, consumée
De son rêve silencieux,
Ne remonte avec la fumée
Du dernier encens vers les cieux,

A genoux devant la Patrie,
Seul Dieu qui reste triomphant,
Qui ne demande qu'on le prie,
Qui sourit à qui le défend,

Dont le culte n'a pour mystère
Que l'amour profond et vainqueur
Qui, d'un coin sacré de la terre,
Fait un lambeau de notre cœur !

A genoux aux pieds de la France,
Frères que vos dieux ont trahis
Et qui n'avez plus d'espérance
Qu'à l'immortel nom du pays !

Adorons, le front dans la poudre,
La Mère aux vaillantes douleurs,
De qui la main tenait la foudre
Et tient un calice de pleurs !

ÉPILOGUE

En attendant qu'un dieu vienne à ce siècle impie,
Qui dans nos cieux éteints rallume des flambeaux
Et dresse encore, à l'heure où le doute s'expie,
Un espoir immortel sur le seuil des tombeaux ;

En attendant qu'un dieu vienne à ces temps infâmes,
Qui rehausse les cœurs et prosterne les fronts
Et, soulevant du sol le vol craintif des âmes,
De l'Idéal vaincu venge enfin les affronts

En attendant qu'un dieu vienne à cet âge sombre,
Qui porte la lumière en nos obscurs destins,
Sous ses pieds glorieux fasse resplendir l'ombre,
Vainqueur des dieux passés et des cultes lointains ;

En attendant ce dieu dont le mal nous torture,
Mais que rien ne promet à notre vain espoir,
— Puisque, par une loi de l'humaine nature,
Comme le corps de pain, l'âme vit de devoir,

Le Devoir, l'Idéal, le Dieu, c'est la Patrie !
Apportons à ses pieds nos désirs immortels,
Relevons dans nos cœurs son image meurtrie :
Sur les autels brisés redressons ses autels !

Car les dieux sont bien morts, et Toi seule est sacrée,
Aïeule des aïeux dont l'âme vit en nous,
Foyer de nos foyers, France, mère adorée,
Dont le nom doux et cher fait ployer nos genoux.

Oui, Toi seule est sacrée et vaux d'être servie
D'un cœur fidèle et pur, d'un culte doux et fort,
France, dont le soleil nous a donné la vie !
— Et, lorsque dans tes bras nous couchera la Mort,

Cet espoir nous suffit, comme aux races prochaines,
Que sur notre tombeau ton nom soit répété
Et d'aller recueillir, sous l'ombre de tes chênes,
Dans tes flancs immortels, notre immortalité !

FANTAISIES CÉLESTES

A EMMANUEL DES ESSARTS

FANTAISIES CÉLESTES

COUCHANT

N'étant plus qu'un brouillard vermeil,
L'horizon dans la nuit recule.
— Je voudrais, comme le soleil,
Mourir dans l'or d'un crépuscule ;

Sentir l'universel émoi
Suivre, au loin, ma trace blanchie
Et, d'une grande ombre, après moi,
Laisser la terre rafraîchie ;

Descendre seul dans mon tombeau,
Mais léguer mon âme à la nue,
Pour y rallumer le flambeau
De chaque étoile au ciel venue ;

Emporter la vie, et, pourtant,
La laisser rayonner encore ;
Donner au monde palpitant
Le gage sacré d'une aurore !

Sûr de remonter le chemin
Qu'a gravi ma course première,
Garder en moi mon lendemain
Fait de chaleur et de lumière.

Car l'âme d'un astre vermeil
Au feu de mes veines circule,
Et je veux, comme le soleil,
Renaître dans un crépuscule !

DANSE D'ÉTOILES

Triste de quelque amour perdu,
Rêvant aux délices passées,
J'étais sur la terre étendu
Parmi les bruyères froissées.

L'ombre, en vibrant, montait dans l'air,
Des arbres profonds vers la nue,
Et la lune, au bord du ciel clair,
Découvrait son épaule nue.

Comme s'accroissait mon émoi
De l'émoi fraternel des choses,
Un rossignol, tout près de moi,
Chanta dans un buisson de roses,

Et, comme en un divin réseau,
L'âme prise par la cadence,
Je vis, aux chansons de l'oiseau,
Les étoiles entrer en danse.

Leur pas grave semblait celui
D'un chœur antique qui s'éveille :
Ainsi la trace en avait lui
Et la grâce en était pareille.

Mais, précipitant ses sanglots,
L'oiseau déliait sa voix sûre
Et je vis, de mes yeux mi-clos,
La danse presser la mesure.

Ce fut, à chaque mouvement,
Un scintillement d'étincelles :
On eût dit que le firmament
Se brisait en mille parcelles...

Je m'éveillai !... — les cieux railleurs,
Immobiles, tendaient leurs voiles.
— Mon amour, à travers mes pleurs,
J'avais vu danser les étoiles.

IMMACULATA VIRGO

Comme un duvet de cygne épars à l'horizon,
En neigeuses blancheurs s'éparpille la nue ;
Sur ce lit floconneux, doux comme une toison,
Va s'étendre l'Aurore éblouissante et nue.

Déjà ses seins rosés percent l'azur flottant,
Comme un voile qui s'ouvre à l'ampleur de ses charmes,
Et, sur l'oreiller bleu des collines, s'étend
Sa chevelure d'or, où court un flot de larmes.

Puis, son ventre montant à l'Orient vermeil,
De son nombril profond rayonne la lumière :
De son flanc virginal jaillit le Dieu-Soleil...
Puis l'Aurore s'éteint dans sa candeur première.

LE VŒU

Assis au revers d'un chemin,
— L'ombre en noyait les avenues, —
Tout seuls et la main dans la main,
Je baisai ses épaules nues.

Blanche la lune se levait,
— L'ombre en redoublait son mystère : —
Au moindre souffle, tout avait
Des frissons d'amour sur la terre.

Et je respirais ses cheveux...
— L'ombre en buvait l'odeur suave —
Et lui disais : « Ce que tu veux,
» Je le ferai, moi, ton esclave !

» Te faut-il la fleur du rocher ?
— L'ombre emplissait le précipice —
» Je mourrai pour te la chercher,
» Mais dicte-moi le sacrifice !

» Veux-tu tout le sang de mon cœur ?
— L'ombre en pressait le flot rapide —
» Si l'amour ne m'a fait vainqueur,
» Au moins il m'a fait intrépide.

» Parle et vers moi tourne les yeux !...
— L'ombre y palpitait comme un voile : —
Mais elle, regardant les cieux,
Me dit : « Je voudrais cette étoile !

» La plus lointaine du ciel clair... »
— L'ombre, en vain, semblait les confondre —
Son doigt restait fixé dans l'air ;
Je le suivais sans lui répondre.

Alors, de sa plus tendre voix :
— L'ombre en alanguissait le charme —
« Ami, l'étoile que tu vois
» Là-bas, c'est ma première larme !

» Toute femme avec ce trésor,
» Laisse choir la fleur de son âme.
» Sa pureté luit dans cet or ;
» Son cœur brûle dans cette flamme ! »

LEVER D'ÉTOILES

En vain, Midi, sur les cieux,
Tend ses lumineuses toiles :
Je cherche toujours leurs yeux
Dans les couchants pleins d'étoiles.

A la première allumée
Sur le bord de l'horizon,
Je donne tout bas ton nom,
Ma première bien-aimée !

Le regard descend sur moi
De celle qui t'a suivie
Et me rend l'antique émoi :
Car celle-là prit ma vie !

Ainsi chacune se lève,
Doux spectre parmi mes pleurs ;
Toutes me jettent des fleurs,
Une seule porte un glaive.

Vainement, pour fuir ce fer,
Je suis vos ombres peureuses,
O premières amoureuses
Par qui je n'ai pas souffert,

Et, pour braver ses rayons,
Mon cœur, où l'effroi murmure
Revêt, ainsi qu'une armure,
L'or des constellations !

DOULEUR CÉLESTE

Les astres, larmes immortelles,
Roulent dans l'œil profond des cieux.
Quel désespoir silencieux
Ces larmes nous révèlent-elles ?

Ainsi que des perles, sans bruit
Elles s'égrènent dans la nue.
— Sous quelle douleur inconnue
Un dieu pleure-t-il dans la nuit ?

Touché de l'humaine torture,
Mesurant la mort et la faim,
Ce dieu se repent-il enfin
D'avoir créé la créature ?

Et, jusqu'en ses remords amers,
Savourant de douleureux charmes,
Laisse-t-il choir l'or de ses larmes
Dans le gouffre béant des mers ?

RÉVEIL

Comme une vierge au teint vermeil
Dans le jardin des cieux venue,
L'Aube, ayant vaincu le sommeil,
Cueille les fruits d'or de la nue.

Dans l'azur, immense verger
Des constellations fécondes,
Elle passe d'un pas léger,
Laissant flotter ses tresses blondes ;

Et les étoiles, tour à tour,
Aux plis de sa robe jetées,
Tombent, fruits célestes d'amour
Dont nos âmes étaient tentées.

Déjà le dernier astre a lui,
Sa main partout s'étant posée :
Un peu de mon sang, avec lui,
Reste aux doigts de l'Aube rosée ;

La dernière goutte de sang
Que me laissaient les maux sans trêve,
Une main l'a prise en passant
Au verger profond de mes rêves !

LA VOIE LACTÉE

La poudre des astres brisés
Roule encor par les étendues ;
— Mais où vont le vent des baisers
Et l'âme des amours perdues ?

Comme les étoiles, nos cœurs
Sont pleins de lumière immortelle,
— Ils se brisent aux chocs vainqueurs...
Mais leur poussière, où donc va-t-elle ?

Nous voyons couler notre sang
Au bord de la nue enflammée
Dans le couchant éblouissant...
Mais où fuit sa rouge fumée ?

Quelle brise, effleurant ces flots,
Recueille l'esprit de nos rêves,
Les délices de nos sanglots
Et l'ivresse des heures brèves ?

Ah ! dans les débris radieux
Qui font ta lumière enchantée,
Sous les pas tranquilles des dieux,
Emporte-les, ô mer lactée !

LARMES D'ÉTOILES

Devant que l'heure soit venue
Où l'aube les vient délivrer,
On entend parfois sous la nue
Les étoiles tout bas pleurer.

Et, rayant de feu les mirages
Tranquilles de l'horizon clair,
On voit, comme après les orages,
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdu dans l'ombre solennelle
Que ne trouble encore aucun bruit,
Écoutons la plainte éternelle
Des étoiles d'or dans la nuit :

« Hélas ! nous sommes prisonnières
Dans l'immensité du ciel bleu.
Qui donc brisera les ornières
Ouvertes sous nos chars de feu ?

« Chaque heure à la nocturne voûte
Nous donne un rendez-vous certain ;
Nos pas sont rivés à la route
Que pour eux traça le destin.

« Ces lueurs que l'esprit acclame
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas ! ce sont les clous de flamme
Qui nous traversent en plein cœur.

« Un dieu, sous leurs étreintes sûres,
Fixa notre vol indompté,
Et nos lumineuses blessures
Sont la splendeur des nuits d'été.

« Au bout du rayon qui nous troue,
Le temps nous roule obstinément,
Filles d'Ixion, sur la roue
Inflexible du firmament.

« Nous sommes les vierges plaintives
Dont l'orgueil sublime est puni :
Car c'est être deux fois captives
Que de l'être dans l'Infini. »

— Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux.

Comme vous, flammes immortelles,
Leur honneur est fait de clarté ;
Cependant, comme vous, sont-elles
En prison dans l'immensité !

En vain, devant elles, le Rêve
Ouvre l'azur des cieux béants, —
Une invisible main, sans trêve,
Les cloue aux terrestres néants.

Sous leurs ailes grandes ouvertes,
Sans les emplir, passe le vent.
Comme vous, elles sont inertes
Sur un chemin toujours mouvant.

Leur désir seul franchit l'espace
Dans son désespoir impuissant,
Et la plus illustre qui passe
Marque sa gloire avec du sang.

Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux !

IMMORTALITÉ

Où vont les étoiles en chœurs ?
— Elles vont où s'en vont nos cœurs,
Au-devant de l'aube éternelle.
Mêlons notre âme à leurs rayons
Et, sur leurs ailes d'or, fuyons
A travers la nuit solennelle.

L'ombre n'est, dans l'immensité,
Qu'un seuil au palais de clarté
Qu'ouvre la Mort comme une aurore.
L'ombre n'est que l'obscur chemin
Qui mène d'hier à demain,
Du soir au matin près d'éclore.

Suivons donc ces astres sacrés
Qui du jour montent les degrés,
Des ombres déroulant la chaîne.
Comme eux, vers la Mort nous glissons
Et, comme eux, quand nous pâlissons,
C'est que la lumière est prochaine.

EN AIMANT

EN AIMANT

ANGELICA VERBA

I

O torture d'aimer, immortelle et profonde,
J'ai donc fait pour te fuir un inutile effort !
— Pour deux lèvres en fleur, pour une tête blonde,
Ton mal divin renaît plus ardent et plus fort.

O torture d'aimer, immortelle et féconde
En espoir, en angoisse, en désir, en remord !
— Pour deux yeux caressants et traîtres comme l'onde,
Je sens, à ton tourment, revivre mon cœur mort.

O torture d'aimer dont rien ne nous protège !
Pour un sein de déesse et pour deux bras de neige,
Tu me reprends saignant, pour encor me meurtrir,

Et je ne puis haïr la fière créature
Par qui tu me reviens, immortelle torture.
— Car il me serait doux à ses pieds de mourir.

II

Ses cheveux, comme font les saules sous la brise,
Sur les flots du Pactole ont traîné sûrement ;
Car leur or lumineux n'est qu'un reflet charmant
Qui, comme ceux de l'onde, en caresses s'irise.

Dans sa fière beauté tout est charme et surprise,
Et tout son être n'est qu'un long enchantement.
C'est vivre l'infini que de vivre en l'aimant ;
Mais telle est sa splendeur que tout espoir s'y brise.

Je voudrais seulement baiser ses beaux pieds nus
Et respirer, dans l'air, les parfums inconnus
Qui montent de sa chair et de sa chevelure.

Je voudrais sur mon cœur poser sa froide main,
Pour lui faire sentir l'effroyable brûlure
Dont me consume encor son regard surhumain.

III

Son image est debout sous mon front obstiné,
A la fois gracieuse et noble dans la pose
Charmante où je la vis : comme penche une rose,
Son visage sourit doucement incliné.

Sa taille souple au tour finement dessiné,
De ses flancs où l'ampleur de la forme s'impose,
S'élance, — comme, au jour de sa métamorphose,
Jaillit d'un tronc divin le torse de Daphné.

Ses beaux bras nonchalants et semblables aux branches
D'un laurier qu'eût blanchi le vol des avalanches
Croisent, comme deux fleurs de neige, ses deux mains.

Ses cheveux dénoués caressent ses épaules :
Vénus ou Velléda, de la Grèce ou des Gaules
Ses pieds nus ont foulé les antiques chemins.

IV

Je ne sais pas de fleur, ou de bois ou de plaine,
Qui dans ses blonds cheveux soit digne de s'ouvrir,
Qui sur son sein charmant soit digne de mourir,
Sous les tièdes parfums que verse son haleine.

Je ne sais pas de lin ou de soie, ou de laine
Dont le tissu léger soit digne de courir
Sur son épaule, et qui soit digne de couvrir
Les charmes infinis dont sa jeunesse est pleine.

Je ne sais pas de coupe aux bords si bien fouillés,
Rouge de sang divin des ceps ensoleillés,
Qui d'être présentée à ses lèvres soit digne.

Je ne sais de tapis, ou de tigre ou de cygne,
Qui soit, sous ses pieds nus, digne d'être jeté.
— Je ne sais pas d'amour digne de sa Beauté.

V

O torture d'aimer ! ô mal délicieux !
Sa Beauté tour à tour riante et solennelle
Me trouble : tout m'attire et tout m'effraye en elle.
Son charme est à la fois puissant et gracieux.

Comme la Mer nous tente en réflétant les cieux,
L'aimant du flot profond habite sa prunelle.
Avec l'autorité d'une chose éternelle,
Sa splendeur me domine et me fait anxieux.

Près d'Elle, je m'enivre à tout ce qui la touche.
Loin d'Elle, je l'implore, et, la craignant farouche,
Je savoure, en pleurant, mon tourment adoré.

La peur à mon désir s'obstine sans relâche.
Plus je la trouve belle et plus je me sens lâche...
Je l'aime — et je la fuis, le cœur désespéré.

SOUFFRANCES D'AMOUR

I

La Beauté dont je meurs est la Beauté suprême
Qui garde à cette terre un souvenir des cieux.
Je l'adore tout bas d'un cœur silencieux,
Car mon mal est divin si mon mal est extrême.

Mes regards sur son front cherchent un diadème,
Si grande est la splendeur de son front radieux !
Je la conçois pareille à l'image des dieux
Et c'est à deux genoux, qu'en la priant, je l'aime.

Entre ses mains j'ai mis mon âme pour jamais,
A tout ce qu'Elle veut, humble, je me soumets ;
D'Elle seule j'espère et n'ai souci que d'Elle.

D'un esprit sans effroi je porte mon tourment,
Bien sûr de l'avenir, car j'ai fait le serment
De vivre et de mourir à son culte fidèle!

II

Comme un flot de vapeurs par le vent emporté,
Tous mes rêves ont fui devant ta noble image.
Les chansons d'autrefois ayant tu leur ramage,
Ta voix à mon oreille apprit la volupté.

Le passé n'a plus rien dont mon cœur soit dompté :
L'avenir ne saurait me donner davantage.
Tout mon être est à toi, que plus rien ne partage.
Ton image à mes yeux enseigna la Beauté.

Par Toi j'aurai conquis l'orgueil de vivre encore
Et d'adorer, en Toi, ce qui vaut qu'on l'adore :
Je vivais dans la nuit, tu m'as montré le jour.

Car, plus doux que l'aurore à la terre endormie,
Vers le ciel de tes yeux, je sens, ô mon amie,
Comme un rouge soleil monter mon jeune amour.

III

J'ai mis dans mon amour tout l'orgueil de ma vie,
Et l'honneur de mes jours est fait de ta beauté.
De tout ce que le temps rapide m'a compté,
Je ne me souviens plus que de t'avoir servie.

A te servir toujours j'ai borné mon envie :
J'ai pour foi ton destin, pour loi ta volonté.
Sans savoir ton chemin, pour lui, j'ai tout quitté. —
Tu passais !... pour baiser tes pas je t'ai suivie !

Pour n'avoir pas aimé, j'avais maudit l'amour.
Une heure avait fermé mes blessures d'un jour :
Ta main jusqu'à mon cœur a creusé la première.

Ah ! celle-là, du moins, je n'en veux pas guérir,
Et je demanderai, pour vivre et pour mourir,
Le devoir à ta bouche, à tes yeux la lumière !

IV

Quand de ta bouche en fleur j'ose approcher ma bouche
Et que mon âme y monte en un muet baiser,
Je sens naître en mon cœur et n'y puis apaiser
Je ne sais quoi qui tremble et soudain m'effarouche.

L'air où ton souffle passe et l'habit qui te touche,
Et la terre où ton pied charmant vient se poser,
Tout m'est sacré, tout luit, tout me vient embraser,
Et c'est comme un autel que j'entrevois ta couche !

Les genoux défaillants et la pâleur au front,
La terreur me saisit comme d'un sacrilège
D'avoir, d'un seul désir, flétri ton corps de neige.

J'ai peur que mon amour ne te soit un affront,
Et j'attends, qu'en ta main, le glaive de l'archange
Punisse mon audace et me frappe et te venge !

V

Donne-moi ta bouche, et que tes yeux clos
Me cachent le feu clair de ta prunelle;
Donne-moi ta bouche et me laisse en elle
Mêler des baisers avec des sanglots.

Donne-moi ta bouche et me verse à flots,
Avec sa saveur vivante et charnelle,
Les enchantements de l'aube éternelle
Que fêtent les lis sur ton front éclos.

Donne-moi ta bouche où fleurit mon rêve,
Où ta chère voix me rend l'heure brève,
Dont un mot me charme et me fait souffrir.

Donne-moi ta bouche où rit ta jeunesse,
Donne-moi ta bouche où gît mon ivresse,
Donne-moi ta bouche où meurt mon désir !

VI

Je veux que mon sang goutte à goutte
Monte à ta lèvre lentement.
Comme un flot limpide et calmant.
De ton cœur il prendra la route.

Bois-le : mon âme y sera toute
Dans un suprême enivrement :
Car le seul mal que je redoute,
C'est de survivre à mon tourment

Bois-le sans honte et sans peurs vaines :
Ce trésor sacré de mes veines,
Toi seule pourras le tarir.

Avec mon souffle, avec mon âme,
Ce sang que ta bouche réclame,
Bois-le ! — Car j'ai soif de mourir !

VII

Mon âme, ignores-tu la langueur où je vis
Et le mal dont je meurs à t'aimer sans mesure,
A laisser tout mon sang monter à ma blessure,
A bénir, en pleurant, le jour où je te vis?

Comme un prêtre à l'autel courbé sur le parvis,
Dans l'extase mon cœur déchiré se rassure
Et, de tout autre objet chassant la flétrissure,
Ton image sacrée emplit mes yeux ravis.

Mon âme, ignores-tu qu'à cet excès je t'aime,
Que ton être vainqueur m'ait chassé de moi-même
Et que l'exil me suit partout où tu n'es pas?

Cet amour obstiné qui s'attache à tes pas
Et brûle mes esprits d'une immortelle flamme,
Cet amour infini, l'ignores-tu, mon âme?

VIII

La bise a dépouillé le front des avenues ;
Les feuilles mortes font un linceul aux gazons ;
Sur le ciel monotone et gris des horizons
Se projette le spectre noir des branches nues.

Adieu, vertes forêts que nos pas ont connues,
Où l'on marchait à deux au temps des floraisons !
Le soleil ne rit plus aux vitres des maisons;
Les heures d'amertume et d'ennui sont venues.

Seul je porte en mon cœur le soleil disparu,
Et mon bonheur cruel me semble encore accru
Du deuil de la Nature et de l'émoi des choses.

En dépit de la bise, au mépris de l'hiver,
Tu fis naître en mon âme un printemps toujours vert,
Et, sous tes pieds divins, j'y sens monter des roses.

IX

Dans le bois noir où se lamente
Le cerf blessé par le chasseur,
Nous irons goûter la douceur
D'entendre gémir la tourmente.

Et penchant ta tête charmante
Vers mon front au doute obsesseur,
Tu ne seras plus qu'une sœur
A mon cœur triste, ô mon amante !

Mon mal étant un mal divin,
Tes chers baisers tendraient en vain
Jusqu'à moi leur saveur calmante.

Il me faut la fraîcheur du soir
Et l'ombre épaisse du bois noir
Où le cerf lassé se lamente.

AMOURS NOUVELLES

I

O toi dont la grâce farouche
A si longtemps fui mon baiser,
Je voudrais laisser sur ta bouche
Toute mon âme s'épuiser.

Car j'ai bu, sur tes chères lèvres,
Plus d'ivresse, en quelques instants,
Que n'en avaient rêvé les fièvres
De mon désir meurtri longtemps.

Car jamais, dans d'autres étreintes,
A mes lèvres n'était monté,
Comme de brûlantes empreintes,
Le feu par ton souffle apporté.

Par ton souffle qui me pénètre
Et, jusqu'à mon cœur descendu,
L'emplit du regret de ton être
Et brûle mon être éperdu.

Ah ! que n'ai-je, en cette heure pleine
D'amour et de bonheurs ardents,
Laissé fuir ma dernière haleine,
Avec mon âme entre tes dents !

Tes dents où mon désir se broie
Et pour qui mon amour est tel
Qu'il leur voudrait donner pour proie
Mon cœur dans un baiser mortel !

II

Ce que j'aime de toi c'est le charme penseur
Que laissa sur ton front ta première détresse,
C'est le lent souvenir où ton regret caresse
D'un amour innommé la défunte douceur.

Ce que j'aime de toi c'est le charme obsesseur
Dont m'étreint à jamais ta beauté charmeresse,
Toi que je vis sourire et nommai ma maîtresse,
Toi que je vis pleurer et j'appelai ma sœur !

Ce que j'aime de toi c'est ton corps, c'est ton âme,
C'est ton souffle plus pur qu'un souffle de Cinname,
C'est de tes longs cheveux le parfum doux et cher,

C'est ta bouche qui mord, ton regard qui pénètre !
Ce que j'aime de toi, chère, c'est tout ton être.
Ce que j'adore en toi c'est mon rêve fait chair !

III

Mon cher amour, si tu savais
Quel charme divin te décore,
Tout ce que de beau je rêvais,
Ta beauté le surpasse encore.

Mon cher amour, quand tu parais,
Tout devient clair dans mon ciel sombre.
Tout ce que de doux j'espérais
De ta douceur n'était que l'ombre.

Mon cher amour, en vérité,
Tout ce que l'espoir et le rêve
Ont connu d'infini s'achève
Dans ta douceur et ta beauté !

IV

Fier comme un beau rêve d'artiste
Dans la pierre dure sculpté,
Ton regard a, dans sa clarté,
Des transparences d'améthiste.

Et mon âme, joyeuse ou triste,
Suivant qu'il plait à ta beauté,
Comme dans un lac enchanté
S'y plonge ; et plus rien ne subsiste

De tout ce que j'aimais jadis :
Mon enfer et mon paradis
Sont dans tes yeux, enchanteresse !

Dans tes yeux au charme obsesseur,
Et dont la mortelle douceur
A son gré déchire ou caresse.

V

La Nuit a fermé son rideau
Déchiré par mainte étincelle
Dont l'or, parmi l'azur, ruisselle
Vibrant comme des gouttes d'eau.

Et las de porter le fardeau
Que, sur moi, le doute amoncelle,
Le cœur triste, je pense à celle
Dont l'absence est comme un bandeau

Par quoi la clarté m'est voilée
Que verse la voûte étoilée,
Brillante de paisibles feux.

Car mes yeux n'ont d'astres, au monde,
Que la lumière dont s'inonde
La Nuit de tes sombres cheveux !

VI

Ton beau corps est pour moi comme un ciel dont tes yeux
Sont les astres vivants, dont le seuil est ta bouche.
Vers lui je tends les bras et, quand ma main le touche,
Eperdu de bonheur, je suis pareil aux dieux !

Ton corps est comme un lac resplendissant de feux
Où l'immortel soleil de mon Rêve se couche,
Où mon cœur boit l'oubli de sa peine farouche
Sous l'ombre de parfums que font tes noirs cheveux.

Universitas
BIBLIOTHECA

Ton corps est comme un temple où ton souffle balance
Une haleine d'encens dont s'enivre en silence
Mon désir recueilli comme un prêtre à l'autel.

Ton corps, ton noble corps, est, à la fois, la cime
Où tendent mes désirs, et le gouffre où s'abîme
De mon rêve éperdu le soleil immortel.

VII

Ton ventre est un bijou d'ivoire
Ferme, clair, aux contours polis ;
On dirait un monceau de lis
Figé dans un frisson de moire.

C'est la coupe où je voudrais boire
Le vin des éternels oublis ;
C'est le livre ouvert où je lis
Tout ce qui reste en ma mémoire.

Seul il ranime en mon cerveau
La vibrante image du Beau.
Je l'aime d'un amour farouche

Et, sur lui, dans un long baiser,
Mon désir voudrait épuiser
Les derniers souffles de ma bouche.

VIII

Mignonne, des lilas ! des roses ! des jasmins !
Le doux Printemps renaît pour que tu me souries.
Un chant a réveillé les bois et les prairies ;
Un souffle a rajeuni les cieux et les chemins.

Beaux jours qu'emplit l'espoir de plus beaux lendemains !
La Bien-aimée est là, pleine de rêveries,
Qui, près du Bien-aimé, sous les branches fleuries,
Tend, jusqu'à leur blancheur, la blancheur de ses mians.

Sur l'aile des parfums les heures passent, brèves.
L'âme des désirs court dans le sang frais des sèves
Et gonfle de sang chaud les cœurs inapaisés.

Le doux Printemps renaît : aimons-nous, ô ma reine !
Comme un collier vivant qui dans l'azur s'égrène,
Mêle au vol des amours le vol de nos baisers !

IX

J'emporte, en te quittant, tout ce qui fut ma vie,
Le parfum de ton corps et l'écho de ta voix ;
Lointaine, je t'entends ; absente, je te vois,
Et ta beauté ne m'est tout entière ravie.

Jalousement, je garde en mon âme asservie
Le souvenir sacré des bonheurs d'autrefois,
Et l'espérance en qui se raniment nos fois,
Par avance, déjà, te rend à mon envie.

Je bois, dans un frisson, l'odeur de tes baisers ;
Le vol de mes désirs toujours inapaisés
S'élève, douloureux, vers le ciel de ta bouche.

Sous ta lèvre sourit la blancheur de tes dents ;
Et, brûlé par le feu de mes rêves ardents,
Je meurs, croyant sentir ta lèvre qui me touche !

X

Je demande à l'oiseau qui passe
Sur les arbres, sans s'y poser,
Qu'il t'apporte, à travers l'espace,
Les tendresses de mon baiser.

Je demande à la brise pleine
De l'âme mourante des fleurs
De prendre un peu de ton haleine,
Pour en venir sécher mes pleurs.

Je demande au soleil en flamme
Qui boit la sève et fait le vin,
Qu'il aspire toute mon âme,
Et la verse à ton pied divin !

XI

O bienheureuses ces fleurs
Me laissant triste loin d'elles,
Et qui t'apportent, fidèles,
Mes baisers avec mes pleurs.

Dans ces boutons où flamboye
L'Espoir j'ai mis tous mes vœux.
Laisse les, — suprême joie, —
S'ouvrir dans tes noirs cheveux !

Au sein large des corolles,
Sous les pétales ouverts,
J'ai caché mes craintes folles
Et les maux que j'ai soufferts.

Mon âme, où gémit le doute,
Gît sous ces roses couleurs.
Que ne l'aspires-tu, toute,
Avec l'ame de ces fleurs !

XII

Ah ! comme cette nuit fut brève
Et pleine d'instants enchantés !
Je dus à la pitié d'un rêve
De la passer à tes côtés.

Autour de moi ta chevelure
Répandait son parfum si cher,
Et je sens encore la brûlure
Que ta chair posa sur ma chair.

Ton beau corps aux blancheurs nacrées
Ondulait sous mes yeux charmés
Et, sur tes splendeurs adorées,
Mes baisers s'élançaient pâmés.

De tes pieds blancs jusqu'à tes lèvres,
Ils montaient, éperdus, en chœur,
Et l'affre de mes longues fièvres
Se calmait au bruit de ton cœur.

Et maintenant, je pense à l'heure
Où, près de moi, tu reviendras ;
Et déjà je tremble et je pleure,
Croyant te sentir dans mes bras !

XIII

Je te rapporte un cœur plus follement épris
En qui l'absence a mis de nouvelles tendresses ;
Et, d'avoir plus longtemps attendu tes caresses,
Je sens que leur retour n'aura que plus de prix.

Beaux regards qui mentez et bouche qui souris,
Maid qui mets des frissons dans la main que tu presses
De mon cruel amour délices charmeresses,
Attrait doux et mortel des maux que je souffris !

Me revoici ! — je rends à mes tourments leur proie !
O ma seule douleur, ô mon unique joie,
Sur l'esclave à genoux mets ton pied triomphant.

Je tends au joug un front prêt à saigner encore,
Mon sein prêt à s'ouvrir à ta main que j'adore !
Je te rapporte un cœur que plus rien ne défend !

INTERMÈDES PAÏENS

INTERMÈDES PAÏENS

PROLOGUE

Mes vers ne sont pas les abeilles,
Chastes pourvoyeuses de miel,
Qui, sur les floraisons vermeilles.
Promènent l'or vivant du ciel.

Ce sont les cantharides vertes,
Apres aux lourdes frondaisons
Et dont les ailes entr'ouvertes
Distillent d'amoureux poisons.

Ce ne seront plus choses vaines
Que les maux qu'ils m'auront coûtés,
S'ils font couler dans d'autres veines
Le suc mortel des voluptés ;

S'ils sont le fouet qui tourmente
La chair inhabile au plaisir ;
Si l'amant les dit à l'amante
Pour aiguillonner son désir ;

Si, pétris d'immortelle fange,
Par les siècles, — cruels charmeurs, —
Ils emportent le mal étrange
Dont j'ai cru vivre et dont je meurs !

LE PAYS DES NYMPHES

A ALBERT LIOUVILLE

PRÉLUDE

As-tu connu les temps où l'heure souriante,
Comme un fleuve d'azur, s'écoulait en chantant,
Où tout était clarté sous le ciel éclatant,
Où l'écho redisait le doux nom d'Euryanthe ?

Le soleil dans l'éther, la nymphe au fond des bois,
Des cœurs enamourés le tranquille délire,
Tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre,
Dans les siècles païens qu'évoque encor ma voix.

Temps d'amour et de fête où j'ai rêvé de vivre,
Sentant le vert laurier trembler dans mes cheveux :
Temps d'amour et d'orgueil que j'aime et dont je veux
Évoquer le fantôme adoré dans ce livre !

I

DAPHNÉ

Te souvient-il, Daphné, que tu m'aimas jadis,
Derrière l'horizon de ces âges maudits?
Sous les arbres profonds et le ciel de la Grèce,
Te souvient-il, Daphné, que tu fus ma maîtresse?

Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins;
Mon rêve s'abritait à l'ombre de tes seins,
Et, sur mon flanc meurtri d'une ardente brûlure,
Tu laissais ruisseler ta rouge chevelure.

J'ai senti dans tes bras mon souffle se glacer : —
Je suis mort de t'aimer et revis d'y penser,
Fille amère par qui mon âme au temps ravie
A connu la douleur bien avant cette vie.

II

GALATEA

Sous les saules d'argent pourquoi fuir mon approche,
Galatea, farouche aux amoureux larcins ?
A quoi bon ! car j'ai vu, dans ta course, tes seins
Haleter sur ton cœur comme un flot sur la roche.

J'ai vu ta jambe nue et ta robe, en flottant,
S'ouvrir comme une fleur aux rondeurs de tes hanches,
Et, du sommet neigeux que font tes cuisses blanches,
Poindre la toison d'or de ton ventre éclatant.

J'ai vu, dans un frisson, resplendir tes épaules
Et palpiter ta gorge au vent de la forêt.
Donc, puisqu'il n'est, en toi, rien qui me soit secret,
Pourquoi, Galatea, me fuis-tu sous les saules ?

III

MYRTO

C'est toi, pâle Myrto, que je vis la première,
Souriante et debout sur l'or d'un ciel d'été :
Depuis que je te vis, dans mon œil enchanté,
Ton image resta mêlée à la lumière.

Depuis ce temps, pour moi, le caprice des dieux
A tressé de rayons ta chevelure blonde :
Émergeant de l'azur comme Vénus de l'onde,
Monte, avec le soleil, ton spectre radieux.

Nous sommes-nous aimés?... — Moi, je voudrais apprendre
Que, vierge encor, tu ris dans l'Orient vermeil
Et que ta bouche. où rêve un éternel sommeil,
A reçu mon baiser sans savoir me le rendre.

IV

THESTYLIS

Tes noirs cheveux m'ayant dérobé ton visage,
— Comme la Nuit où meurt la floraison des lis, —
Des grâces de ta face, ô chaste Thestylis,
Les grâces de ton corps me furent un présage.

J'ai deviné l'éclat de tes yeux aux chaleurs
Divines de ton ventre et de ta croupe nue :
De mes mains à mes yeux ton image est venue,
Comme naît d'un parfum la vision des fleurs.

Va, tu n'as rien gagné de m'être ainsi farouche,
En me cachant ton front sous ce voile obstiné.
A parcourir tes flancs mes yeux l'ont deviné,
Et mes baisers plus bas ont su trouver ta bouche.

V

NÉÈRE

Néère m'avait dit : « S'il est vrai qu'on renaisse
« Et que la grande mer des temps ait des reflux
« En qui reparaîtront ceux qu'on ne voyait plus,
« Retrouvons-nous, ami, dans une autre jeunesse.

« Dans un autre printemps nous saurons enfermer
« Des siècles à venir la longueur infinie
« Et tous les biens que l'heure amère nous dénie :
« Nous mettrons en commun le bien cruel d'aimer ! »

Quand le flot attardé quitte, en pleurant, la grève,
Je me souviens, Néère, et, triste d'être seul,
Les brumes t'entr'ouvrant leur humide linceul,
Je te revois fidèle et blanche dans un rêve.

VI

LYCORIS

Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
Tendit à mon baiser son visage hautain,
La perfide sourit et, d'un geste enfantin,
Entre nos lèvres mit une feuille de rose.

Le parfum de la fleur, par son souffle doublé,
D'une ivresse sans nom fit ma poitrine pleine :
Au travers de la rose aspirant son haleine,
Tout l'infini passa dans mon être affolé.

O souvenir charmant de la vierge farouche !
A jamais prisonnier d'un arome divin,
Vers les roses j'accours... Mais je demande en vain
A leur calice ouvert le parfum de sa bouche.

VII

NYSA

N'as-tu pas retrouvé, Nysa, la fleur sauvage
Qu'en m'en allant je mis dans tes cheveux épars ?
T'a-t-elle dit pour moi : « Je t'adore ! je pars,
« Et la Mer qui m'emporte est la Mer sans rivage. »

As-tu tendu tes yeux mi-clos vers mon baiser,
Comme un oiseau furtif que l'aurore émerveille,
Et ton beau sein, meurtri des bonheurs de la veille,
A-t-il cherché longtemps ma main pour l'apaiser ?

As-tu senti l'absence et le deuil de mon être
Dans ta chair altérée et dans ton cœur ouvert ?
D'un regret sans espoir as-tu longtemps souffert ?
Ou, riante, as-tu dit : Il reviendra peut-être !

VIII

CHLOÉ

C'est à l'heure où, criblant de flèches d'or la nue,
Le soir monte, chasseur céleste, au firmament,
Que je revois, Chloé, ton fantôme charmant,
Promenant dans l'azur sa blancheur toute nue.

Quand tu courais les bois, chasseresse de cœurs,
N'ayant pour vêtement que le carquois farouche,
Les regards de tes yeux, les rires de ta bouche
Volaient de tous côtés comme des traits vainqueurs.

Malheur à qui tendait à leurs atteintes sûres
Un sein trop confiant par l'amour désarmé !
— En suivant le chemin par ta course enflammé,
Chloé, j'ai recueilli d'immortelles blessures.

IX

AMARYLLIS

Bonsoir, Amaryllis ! — Viens-tu de la moisson,
La faucile à l'épaule et d'épis couronnée ?
Que d'étés ont compté les blés depuis l'année
Où mon premier baiser suspendit ta chanson !

Tu dormis bien longtemps sous la fraîcheur des herbes
Que la féconde Mort fait jaillir des tombeaux !
Survivant aux splendeurs de ta chair en lambeaux,
L'or de tes cheveux blonds fleurit encor les gerbes.

Quand le frisson vivant des épis onduleux
Te réveillera-t-il, ô ma chère endormie,
Dans un rouge pavot rouvrant ta bouche amie
Et dans les clairs bluets ranimant tes yeux bleus ?

X

HÉLÈNE

Des cœurs jaloux, par toi, j'ai connu la détresse,
Hélène, et garde encore aux lèvres le poison
Qu'en un baiser mortel y mit ta trahison,
Ame d'argile et d'or, douce et fausse maîtresse !

Je n'ai, depuis ce jour, pu ravir mon esprit
Au souvenir cruel dont ma foi s'effarouche,
Et je maudis celui qui laissa sur ta bouche
Cette saveur amère et que ma bouche y prit.

Ton œil fourbe a planté, comme une flèche sûre,
Le soupçon dans mes flancs : sans pouvoir l'arracher,
L'aile du vent qui passe et la fait trébucher
Secoue encor ma chair et rouvre ma blessure.

XI

GLYCÈRE

O blanche courtisane, amoureuse éperdue
De quiconque passait sur ton joyeux chemin,
Un refrain sur la lèvre ou de l'or dans la main,
Quel trésor eût payé tant de beauté vendue !

Quel avare eût compté devant l'enchantement
De ta chair éclatante aux baisers résignée,
De ta crinière fauve et d'odeurs imprégnée,
De ta bouche menteuse où mourait le serment !

Prêtresse tour à tour à l'autel et victime,
Du temple de Vénus, toi qui gardais le seuil,
O Glycère, ton nom vit dans mon âme en deuil,
Vendeuse d'infini, courtisane sublime !

XII

LYDÊ

Ma première maîtresse et ma dernière gloire,
Mon bonheur déchiré, mon orgueil et ma foi,
J'ai trop vécu, Lydé, d'avoir vécu sans toi,
Par les siècles amers promenant ta mémoire.

Tu m'apparais, malgré la longueur du chemin,
Comme un dernier asile où tend ma destinée,
De roses s'effeuillant la tête couronnée,
Avec des lis brisés qui pendent de ta main !

Toi qui portes au front mes ivresses perdues,
Mon bonheur déchiré, mon orgueil et ma foi,
Par un anneau mystique et fort, je sens, en toi,
Aux heures d'autrefois mes heures suspendues !

A L'INNOMMÉE

I

Ouvre tes bras nus que j'y tombe
Pour y dormir, pour y mourir :
Las de vivre et las de souffrir,
J'y veux mon lit, j'y veux ma tombe.

Prends mon souffle dans un baiser ;
Brise mon cœur dans une étreinte,
Et, sous ta lèvre, vois sans crainte
Mon sang tarir et s'épuiser ;

Car, si les dieux me font renaître,
Je rapporterai de la Mort
Le désir plus jeune et plus fort
De m'anéantir dans ton être !

II

Ce fut un rêve bien étrange :
Lorsque ta bouche à moi venait,
Dans tout mon être frissonnait
L'effroi de la bête qu'on mange.

C'était horrible et ravissant
De te servir ainsi de proie ;
Ma douleur égalait ma joie
A te repaître de mon sang.

Et lorsque ta lèvre brûlante
S'ouvrait, ta langue entre tes dents
Semblait à mes regards ardents
Un peu de ma chair pantelante.

III

Comme un râle désespéré
De bête fauve qu'on égorge,
Entre tes bras divins serré,
Des baisers montent à ma gorge.

Mes lèvres ne suffisent plus
A te les jeter sur les lèvres :
Ils m'étouffent ! — C'est comme un flux
De sanglots, de cris et de fièvres

Qui monte de mon cœur blessé
Et vient se briser sur ma bouche,
Quand, par tes bras nus enlacé,
Chair à chair ton beau corps me touche.

IV

Sur tes reins caressants mes yeux,
Comme sur la mer sans rivage,
S'embarquent pour le cher voyage
De ton corps superbe et joyeux.

Comme une vague qui s'élève,
Blanche, dans l'éther azuré,
Ta croupe au long reflet nacré
Jusqu'aux cieux emporte mon rêve.

Et, par le flot poussé toujours
Jusqu'à tes pieds divins, j'y pose
Mes lèvres sur le corail rose
De leurs ongles aux fins contours.

V

Ton ventre est un lac que Décembre
Dans un frisson glacé surprit,
Et ton nombril aux lèvres d'ambre
Comme un nénufar y fleurit.

De l'étang gelé que protége
Un coin de bois aux noirs rameaux
Descendent tes cuisses de neige,
Ainsi que deux fleuves jumeaux.

Et, faits d'antiques avalanches,
Sous des cieux fermés désormais,
Tes seins sont deux collines blanches
Dont l'aube rougit les sommets.

VI

Sein de la femme où l'on aspire,
— Enfant la vie — homme la mort,
O toi le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord ;

Colline où mûrit la vendange
De nos désirs jeunes et vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des aïeux,

Je t'adore, ô sein de la femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter jusqu'à mon âme
Ta fauve et mortelle saveur !

VII

Ta bouche a des saveurs de mûre,
L'âpre goût des fruits du chemin
Vers qui le passant tend la main
Avant que la vigne soit mûre.

Qui se saoule de ce butin
Tremblera bientôt sous les fièvres :
Sa pourpre amère laisse aux lèvres
Une soif que plus rien n'éteint.

La soif qui me brûle est pareille,
Et, l'ayant prise à ton baiser,
Fou ! je cherche pour l'apaiser
Ta bouche sauvage et vermeille !

VIII

C'est l'odeur chaude de tes seins
Qui me pénètre, que j'emporte,
Qui, d'un vol de rêves malsains,
Me poursuit par delà ta porte.

Je respire et je te revois
Dans mon souffle à moi revenue
Mon oreille guette ta voix
Et mes mains cherchent ta chair nue.

Parfum de la femme, ô poison
Subtil qui nous vient de son âme,
Et sur notre vaine raison
Prolonge son pouvoir infâme !

IX

Cependant que la nuit arrive,
Calme, parmi l'immensité
Et, comme un prisonnier, me rive
A ton corps cher et détesté,

Durant que des astres sans nombre
Viennent consoler l'horizon,
Pour moi tout s'éteint dans ton ombre
Et s'efface dans ma raison.

Tes noirs cheveux, comme des toiles
Qu'un fantôme tendrait sans bruit,
Arrêtent au vol les étoiles
Et font plus épaisse ma nuit !

X

La lampe agonise et je veille
Penché sur ton corps endormi,
Sur ton cœur qui m'est ennemi,
Sur ta beauté qui m'émerveille.

Le sommeil n'a pas désarmé
Le pouvoir mortel de tes charmes :
Ton œil qui ne sait pas les larmes
Sur un rêve d'or s'est fermé.

Et je souffre cette torture
De me sentir lâche à ce point
Qu'au cœur je ne te frappe point,
Vile et sereine créature !

XI

La lourdeur des rideaux me pèse :
Derrière eux, lassé du sommeil,
Je sens monter le jour vermeil
Sur le flot profond qu'il apaise.

Lumière immortelle ! ô clarté
Rouge et sereine de l'aurore,
Viens ! mais sans réveiller encore
Celle qui dort à mon côté.

Laisse à l'ombre cette inconnue,
Cet hôte perfide et vainqueur...
Cependant verse dans mon cœur
L'apaisement de ta venue !

XII

J'ai laissé l'honneur à ta porte
Et j'y retrouve le mépris :
Fille cruelle, tu m'as pris
Le meilleur de moi, mais qu'importe !

Ce que tu m'as donné vaut bien
Que pour l'avoir on reste infâme. —
Hormis tes caresses, ô femme !
L'univers entier ne m'est rien.

Rien, hors ton amour, ne me touche,
Et la honte même, à mon cœur,
Est une adorable liqueur,
Puisque je la bois sur ta bouche !

SONNETS PLASTIQUES

A JEAN BÉRAUD

LES FILLES DE LA MER

I

Les filles de la mer gardent dans leurs cheveux
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore en elles
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux.

On voit luire et passer dans leurs vertes prunelles
Les perfides clartés du flot aventureux ;
L'abîme les emplit et veille dans leur creux
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame en fuyant a fait leur regard clair ;
L'âcre saveur du sel imprègne encore leur chair,
Et leur bouche sourit comme la fleur marine

Qu'emporte l'Océan sous le soleil vainqueur.
Les vagues ont rhythmé le vent à leur poitrine,
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur.

II

Dans leur cœur sans merci, les filles de la mer
Ont gardé les fureurs d'Ariane blessée.
En elles vit encor l'amante délaissée
Et qui venge sur nous un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer,
Par qui, d'un trait lointain, la poitrine est percée,
Et, comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, ainsi qu'au soleil, quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombés et des rêves perdus ;

Pourquoi leur bouche fine a ce cruel sourire,
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus.

LÉDA

Calme dans la beauté sereine de son corps
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve au penchant des coteaux ; elle admire
Son être harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant la douleur et rebelle au remords,
Les poètes pour elle ayant brisé leur lyre,
Distraite, elle sourit au tranquille délire
Du beau cygne inconnu dans le pays des morts.

Idole au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pieds augustes,
Ayant bu le poison cruel de tes baisers !

Les dieux même, jaloux de nos saintes tortures,
Sont venus dans tes bras chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus, mais jamais apaisés !

LA DANSE D'ACTÉ

Aussitôt que la danse ouvre, en chantant son aile,
Comme penche une fleur sous le vol d'un oiseau,
Aussi blanche qu'un lis, plus souple qu'un roseau,
Acté sent un frisson se réveiller en elle.

Comme un astre lancé sur sa route éternelle
La cadence l'entraîne ; on suit, comme un flambeau,
Le sillon lumineux de son corps jeune et beau,
Et l'or vivant d'un ciel brûle dans sa prunelle.

Sa poitrine se gonfle aux reflux de son cœur ;
Ses cheveux dénoués par le rhythme vainqueur
Baisent son cou de neige et son épaule nue.

Tout son être subit un magique pouvoir,
Et, quand ses pieds divins s'effleurent, on croit voir
Voltiger, bec à bec, deux ramiers sous la nue.

LES MONSTRES

Au temps de l'âge d'or, le monde encore enfant
Et rayonnant parmi ses langes de verdure,
Souriait, plein d'espoir, à l'homme triomphant.
— L'homme-roi dominait l'immortelle nature.

Des êtres monstrueux, plus gros que l'éléphant,
Sans armes contre lui, le servaient sans murmure.
Nul plaisir n'était vain et nulle ivresse impure.
— L'homme-roi dominait tout l'univers vivant.

C'était sur ses désirs qu'il comptait ses maîtresses.
Cythéré lui jetait ses filles tour à tour,
Et, quand il avait bu le sang de leurs caresses,

Parfois, saoul de la femme et non saoul de l'amour,
Dans les flancs d'une louve ou d'une ourse marine,
Sans honte, il épanchait la semence divine.

NYMPHE D'HENNER

Sous l'ombre recueillie et comme solennelle,
Elle songe, les pieds pendants dans les roseaux :
Sur son ventre poli, le ciel calme et les eaux
Croisent le clair regard de leur double prunelle.

C'est l'esprit du printemps qu'un souffle berce en elle,
Avec celui des fleurs et le chant des oiseaux,
Et l'automne a filé dans l'or de ses fuseaux
Ses cheveux qu'un vent frais effleure de son aile.

La splendeur des esprits, la gloire des déclins,
Les rêves éperdus dont tous les cœurs sont pleins,
La femme porte en soi l'âme entière du monde.

Torture des amants, sa sereine beauté
Est l'astre suspendu, devant l'humanité
Entre le double abîme où dort le ciel et l'onde.

SOUHAITS ET DÉDICACES

SOUHAITS ET DÉDICACES

I

A UNE PASSANTE

Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse !
Dans mon premier amour j'aurais su t'enfermer :
Tout renaît, le printemps, le jour, l'espoir d'aimer ! ..
Pourquoi n'est-il permis que notre âge renaisse ?
Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse !

Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin,
Frêle, les pieds meurtris et de tous rebutée !
Dans mes bras doucement je t'aurais emportée,
Le soleil sur le front et des fleurs dans la main...
Que ne t'ai-je trouvée au penchant d'un chemin !

Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie,
L'or fragile et vivant de mes bonheurs perdus,
Ce que m'ont pris l'ivresse et les baisers vendus !...
Comme un prêtre à l'autel que ne t'ai-je servie !
Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie !

II

A UNE JEUNE FILLE

O Vierge, sais-tu le chemin
Que mes pas ont rêvé de suivre ?
— Le seul jour que je voudrais vivre
Serait un jour sans lendemain.

Je le choisirais dans ta vie,
Au seuil de ton printemps vermeil,
Comme une fleur que le soleil
A l'ombre mortelle a ravie.

De toi seule le ferait plein
Ta beauté charmante et farouche ;
L'aurore en serait sur ta bouche
Et sur ta bouche le déclin.

Tu le mesurerais toi-même,
Donnant à son cours incertain
Ton premier regard pour matin
Et pour soir ton adieu suprême !

III

EN ENVOYANT DES FLEURS

Heureuses ces fleurs que Décembre
Épargna pour te les offrir.
Aux tièdes parfums de ta chambre
Elles vont lentement mourir.

Elles mourront, mais pour renaître
Aux couleurs de ton teint charmant,
Aux chères odeurs de ton être,
A tout ce qu'on aime en t'aimant.

Elles mourront, mais leur haleine
Autour de toi va s'épuiser
Et, de caresses toute pleine,
En s'envolant, t'ira baiser.

Voilà pourquoi je les envie
En te les envoyant, ces fleurs,
Et voudrais, lassé de la vie,
Mêler mon âme avec les leurs !

Je voudrais que ces fleurs, de leurs lèvres pourprées,
Par où semblent saigner les blessures d'un cœur,
Du souvenir sans fin chantant l'hymne vainqueur,
Exhalent à tes pieds mes tristesses sacrées.

Des rayons du soleil jusqu'au fond pénétrées,
Elles ont de la Terre — où tout, hélas! n'est qu'heur,
Vers l'immuable azur tendu leur noble chœur,
Et jonché de parfums le seuil des Empyrées.

Vers le ciel idéal et clair, où ta Beauté
Règne, tel mon désir immortel est monté,
Buvant, à ton regard, la lumière, sans trêve ;

Mais, comme pris au sol qui l'a su retenir,
A peine, jusqu'à Toi, s'il en a pu venir
Comme une odeur de rose éparse dans un rêve !

Si tu ne crois pas que je t'aime,
Accepte cependant ces fleurs :
J'ai, dans leurs joyeuses couleurs
Mis le plus triste de moi-même.

L'amour que ton doute blasphème
Y cache ses saintes douleurs ;
Mon sang fait leur pourpre et mes pleurs
Font leur éclat, menteur emblème.

Tu verras leurs charmes défunts
Et s'évanouir leurs parfums
Que mon amour vivra quand même.

Par pitié, sous ton pied vainqueur,
Foule, avec leurs débris, mon cœur,
Si tu ne crois pas que je t'aime.

J'ai mis, parmi ces fleurs, la fleur de ma pensee,
Et j'ai mêlé son âme à ces parfums en chœur.
— Rose mystique, au ciel de mon rêve poussée,
Elle a pris sa racine au profond de mon cœur.
Je t'offre, avec ces fleurs, la fleur de ma pensée !

Respire, avec ces fleurs, la fleur de mon amour.
Bois dans leurs cœurs ouverts, comme dans des calices
Mon souffle et mes baisers, Toi qui fus, tour à tour,
Mon espoir, mon tourment et mes chères délices.
Respire, avec ces fleurs, la fleur de mon amour !

Garde toujours ces fleurs, hélas ! même fanées.
Dans leur cœur odorant, garde, comme embaumé,
L'immortel souvenir des tendresses données,
Toi qui rouvris mon cœur que je croyais fermé,
Garde toujours ces fleurs, hélas ! même fanées !

IV

EN AIMANT

Je voudrais que mon cœur fût une coupe pleine
Pour la tendre à ta soif et l'y voir s'apaiser;
Je voudrais que mon sang mêlé dans mon haleine
Comme une rouge fleur montât vers ton baiser ;
Je voudrais que le vent qui traverse la plaine
Prît mon souffle et le vînt sur ta bouche épuiser !

Je voudrais que mon cœur fût une herbe menue
Pour l'étendre à tes pieds et les voir s'y poser, —
Pour sentir leur frisson sur ma poitrine nue
Et sous leur poids charmant mon être se briser,
Et, comme une rosée éparse sous la nue,
Goutte à goutte et longtemps mon sang les arroser !

Je voudrais que mon cœur fût une grappe mûre
Pour le tendre à tes dents et te voir le meurtrir,
Aux saveurs de ta bouche aspirer leur morsure,
Par elle déchiré, m'enivrer de souffrir:
— Je voudrais que mon cœur fût toute la nature,
Tout ce qui pour toi vit et par toi peut mourir!

V

A UN MORT QUI PASSE

Qui que tu sois, mort qui t'en vas,
Je te salue et je t'envie :
J'ignore ce que tu trouvas
De doux et d'amer dans la vie ;

J'ignore si tu fus aimé
De ceux-là même qui te pleurent :
— Notre cœur est bientôt fermé
Et nos chagrins aussi nous leurrent.

J'ignore si tu fus clément,
Juste et doux pour les autres hommes :
Notre bonté souvent nous ment,
Et Dieu nous fit ce que nous sommes.

Mais je sais que, le soir venu
Et la tâche enfin révolue,
Dormir est doux ! — Mort inconnu,
Voilà pourquoi je te salue !

ANNIVERSAIRE

A ALBERT LIOUVILLE

I

L'aïeule est là debout : quatre-vingt-six années
N'ont pas dompté son corps frêle ni son esprit ;
En sillons glorieux le devoir est écrit
Sur ses tempes d'argent et d'honneur couronnées.

L'exemple est là debout qui dit à tous : Aimez !
Donnez à vos enfants la moitié de votre âme ;
A se répandre ainsi s'en ravive la flamme
Qui ne s'éteint trop tôt que dans les cœurs fermés.

L'exemple est là qui dit : Vivez pour la famille,
Pour l'austère vertu, pour le foyer plus doux,
Pour tout ce qui respire à votre ombre et par vous,
Comme au pied des grands bois les fleurs de la charmille.

L'exemple est là qui dit : Pour nous rien n'est perdu ;
Car, pareille à l'aïeule et vaillante comme elle,
La France porte en soi la jeunesse éternelle,
Et son honneur sera par ses fils défendu !

II

Près de l'aïeule, ainsi qu'un lis pur sous les branches,
Croît sa petite-fille, — elle a seize ans comptés.
Tels, sous les cieux baignés de polaires clartés,
On voit les couchants d'or se joindre aux aubes blanches.

Ce que dit celle-ci, vous tous, vous le savez ;
L'enfant dit : Je suis l'aube et je suis l'espérance !
Mes yeux n'ont eu de pleurs que les pleurs de la France,
Mais je sens dans mon cœur ses destins relevés !

De l'aïeule à l'enfant quelles saintes caresses !
Heureux ceux que le temps, de si loin, réunit,
Tiges du même tronc, oiseaux du même nid,
Cœurs faits du même sang et des mêmes tendresses !

A toutes deux buvons un verre de vin vieux.
A l'Aïeule ! à l'Enfant ! au sort qui les rassemble !
Puissent nos yeux longtemps les contempler ensemble.
En elles saluons nos fils et nos aïeux !

14 janvier 1877.

SONNET A EUGÈNE FROMENT

Honneur des anciens jours, éternelle Beauté,
Gloire des corps mortels que la grâce décore,
Dans nos âges pervers, on voit fleurir encore,
Pour les artistes seuls, ta sainte nudité.

Car, sous leur front pensif par les rêves hanté,
Le vieux mythe païen dont la Grèce s'honore,
A l'appel du crayon et du rhythme sonore,
Renaît dans sa jeunesse et dans sa majesté.

Les torses radieux aux divines allures
Se tordent sous le flot des longues chevelures,
L'azur profond frémit sous le vol des pieds blancs.

Le cortège sacré des jeunes immortelles
Monte, de l'Orient, avec des splendeurs telles
Qu'une vague terreur fait nos genoux tremblants !

SONNET A THÉODORE DE BANVILLE

L'éternité se rit des caprices de l'heure ;
La blancheur reste après la floraison des lis :
— Sous les temps envolés et les lointains oublis,
Je ne sais que l'Amour qui vaille qu'on en pleure.

Toute étoile s'éteint, mais la clarté demeure ;
L'espoir survit encore aux bonheurs abolis :
— Sous les rêves brisés et les astres pâlis,
Je ne sais que l'Amour qui vaille qu'on en meure.

Ayant pris notre chair jusqu'au dernier lambeau,
Lui seul nous doit ouvrir la porte du tombeau,
Au seuil de l'inconnu jalouse sentinelle.

Sa main rigide ayant fermé mes yeux au jour,
Plein du pressentiment de la chose éternelle,
Ayant tout oublié, je ne sais que l'Amour !

SONNET A JOSE MARIA DE HEREDIA

C'est dans l'or des couchants que mon rêve nous taille
Un tombeau de lumière où, comme le soleil,
Nous descendrons, marquant d'un sillage vermeil
Le sang versé par nous dans l'humaine bataille.

Il le faut large et haut pour qu'il soit à la taille
De l'amour que j'emporte en mon dernier sommeil ;
Il le faut éclatant, fulgurant et pareil
Aux horizons en feu, poète, pour qu'il t'aille !

Nous y dormirons bien dans l'immortalité,
Mêlant de nos esprits la jumelle clarté
Pour fuir, avec le jour, la terre méprisée.

La Nuit se lèvera pour nous baiser au front,
Et, dans l'immensité, nos âmes sentiront
Des étoiles en pleurs descendre une rosée !

SONNET A ALBERT LIOUVILLE

POUR LA MORT D'ERNEST PICARD

Porte d'un cœur viril cette douleur austère :
Pleure en homme cet homme à l'esprit ferme et droit.
Il n'est pas tout entier dans le cercueil étroit,
Il n'est pas tout entier descendu sous la terre.

Il nous a précédés dans l'éternel mystère,
En servant la justice et la montrant du doigt.
C'est un calme repos que le destin lui doit :
De peur de le troubler, ta douleur doit se taire.

Des morts comme ceux-là ne sont morts qu'à demi,
Une âme veille autour de leur corps endormi ;
Ce qui fut leur pensée est resté dans la nôtre.

Pleure cet homme en homme et donne-moi ta main,
Ami ! puis, tous les deux, marchons dans son chemin :
— Le devoir ne saurait nous en montrer un autre.

16 mai 1877.

SONNET A HENNER

FAISANT MON PORTRAIT

Va, ne me cherche pas dans ces images vaines :
Tout ce qui fut de moi dans mon œuvre est resté.
Celle que je nommais l'immortelle Beauté
A bu, dans un baiser, tout le sang de mes veines.

J'ai laissé fuir mon cœur à ses lèvres hautaines,
Comme un torrent perdu par l'orage emporté ;
Je n'ai pas défendu mon être aux vents jeté
Et je ne compte plus mes blessures lointaines.

Car le temps a fermé leur rouge floraison,
Et, comme les jardins, dans la rude saison,
De tout enchantement mon âme est dépouillée.

Je suis l'arbre debout sur le ciel gris d'hiver,
Qu'on croit vivant encor, mais dont un rameau vert
N'ornera plus le front ni la cime effeuillée.

SONNET A FEYEN PERRIN

Tel qu'un aigle emplissant de clarté sa prunelle,
Pour chercher dans l'azur ses sublimes chemins,
Le Soleil, par delà l'essor des yeux humains,
Tente, d'un vol plus haut, la vigueur de son aile.

Comme un lévite au jour de fête solennelle,
Répandant sur ses pas les fleurs à pleines mains,
Par un tapis de lis, de roses, de jasmins,
Mai le guide au sommet de sa course éternelle.

L'astre vers le Zénith s'élève en souriant,
Et la terre, aux baisers plus chauds de l'Orient,
Sent l'esprit des parfums et des chants sourdre en elle.

En attendant le dieu, dans l'air tiede des soirs,
Mai balance déjà l'âme des encensoirs,
Comme un lévite aux jours de fête solennelle.

SONNET A UN DIEU

Toi qui pendis, saignant, aux cimes du Calvaire,
Comme un fruit dédaigné du Paradis perdu,
Christ au flanc déchiré, comme un cep mort tordu,
Et que pour tes douleurs l'humanité révère ;

Malgré l'angoisse empreinte à ta face sévère,
Et l'horreur de ton front par l'épine mordu,
Et l'éponge du fiel à tes lèvres tendu
Par l'ignoble bourreau las de boire à plein verre,

L'effroi de ton supplice en vain glace mes sens :
Sous la vaine clameur des bourreaux innocents,
J'entends l'adieu divin que te fit Madeleine.

Dans ses fauves cheveux ton corps fut embaumé.
Sa bouche sur ta bouche épuisa ton haleine :
— Je ne plains pas Jésus : les femmes l'ont aimé !

SONNETS A UNE TRAGÉDIENNE

Des seuls dieux encor demeurés
L'Art immortel vous fit prêtresse,
Et je baise vos pieds sacrés
Sous le cothurne qui les presse.

Phèdre à la farouche tendresse,
Chimène aux tourments adorés,
Qu'en vous le doux spectre apparaisse
Des cœurs divins et déchirés !

Ah ! pourquoi faut-il que la vie
Aux rêves dont l'âme est ravie
Mêle ses mensonges pervers !

Pourquoi nos sanglots et nos fievres
Ne restent-ils pas sur vos lèvres,
O saintes diseuses de vers !

II

Sœur de la Muse antique en ces temps exilée,
Vous qui gardez le seuil de mes dieux abolis,
J'adore, en vous, le Beau dont vos traits sont pâlis
Et l'idéal lointain dont votre âme est troublée.

Et je salue en vous l'Immortelle voilée
Dont la main, protégeant les œuvres accomplis,
Détournant la muette injure des oublis,
Porte de nos grands morts l'image inviolée.

Ni vous ni moi n'avons fléchi devant l'autel
Qui mêle ses encens à la clameur des rues,
Et l'Art que nous servons est un art immortel.

Voilà pourquoi, tout pleins des choses disparues
Et se sentant proscrits par les âges pervers,
Sœur de la Muse antique, à vous s'en vont ces vers !

SONNET A Mme A***

LA VAGUE

Telle j'ai vu la vague et vous ai reconnue :
L'infini de la mer rêve dans vos yeux bleus
Et votre chevelure aux frissons onduleux
Des caprices du flot s'est longtemps souvenue.

Telle en jaillit Vénus éblouissante et nue,
Inondant de blancheurs l'horizon nébuleux,
Posant, sur le chaos des océans houleux,
L'immortelle splendeur de la forme inconnue.

Dans votre chant léger, sonore et scintillant,
Vit le rhythme argentin des lames s'éveillant,
A l'heure où l'Orient de pourpre se décore.

Un bruit de perles court sous l'éclat de vos dents
Que votre bouche enchâsse en deux coraux ardents. .
Telle j'ai vu la vague et je vous vis encore !

VERS

POUR ÊTRE CHANTÉS

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

POËME DE MAI

I

Nous nous aimerons, si tu veux,
Tout un printemps ! la douce chose !
Je mettrai dans tes blonds cheveux
La première violette et la dernière rose !

Tant que les lis revêtiront
Leur manteau de neige et de soie ;
Tant que les oiseaux chanteront,
Nous mettrons, si tu veux, en commun notre joie.

Et seulement quand jaunira
La verte toison des prairies,
Le même souffle effeuillera
Nos défuntes amours et les roses flétries !

II

J'ai bu, dans l'haleine des fleurs,
Le premier souffle de ta bouche;
Au front d'argent du lis farouche,
J'ai lu tes premières pâleurs.

Le chant de tes lèvres rosées,
Les oiseaux me l'avaient appris
Et tes dents, lorsque tu souris,
Y perlent comme des rosées.

Le long enchantement des cieux
Avec toi descend sur la terre
Et se confond dans le mystère
De ton être délicieux !

III

Mon amour, l'heure est vagabonde
Et rien ne la peut retenir :
Il nous faut enfermer un monde
Dans notre plus cher souvenir !

Le temps s'enfuit, — qu'une caresse
Enlace chacun de ses pas.
Épuisons, ma belle maîtresse,
Un bonheur qui ne revient pas.

Les roses sont grandes ouvertes :
Ouvrons tout grands nos cœurs blessés
Et cachons sous les branches vertes
Nos fronts l'un vers l'autre pressés.

Notre peine sera profonde
Quand ces beaux jours seront finis.
— Les oiseaux ont quitté les nids :
Mon amour, l'heure est vagabonde !

IV

Ah ! tu m'as déchiré le cœur,
Perfide que j'ai trop chérie !
Tes regards étaient raillerie
Et ton sourire était moqueur.

Ton faux amour n'était qu'un leurre :
Car, tout à l'heure,
J'ai vu sur d'autres yeux tes doux yeux s'attendrir.
Près de moi tu passais, farouche,
Et, sur ta bouche,
J'ai vu la rouge fleur du baiser s'entr'ouvrir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, parjure,
Sans cette injure,
T'échapper de mes bras et me laisser mourir !

Il était donc trop long, cruelle,
Ce printemps pour ton cœur pervers !
A peine les lis sont ouverts
Et déjà tu m'es infidèle !

V

J'aime le mal dont j'ai souffert :
C'est comme au sortir d'un enfer
Que, vers toi, mon regard s'élève,
Et mon cœur traversé d'un glaive
T'est, comme un holocauste, offert.

Le doute creuse la blessure
Où l'amour cruel se mesure
Au sang lentement répandu ;
Mon cœur, par le soupçon mordu,
S'est réveillé sous la morsure.

Pauvre fou ! j'ai cru que j'aimais !
Ah ! je t'aime plus que jamais
D'avoir fait ma peine si dure !
Seule ici-bas, souffrance dure
Et je suis à toi désormais.

Regarde-moi bien que je plonge
Dans tes beaux yeux pleins de mensonge,
Comme au plus profond de la mer.
Et que j'y fasse plus amer
Le souci mortel qui me ronge !

VI

L'aile chaude des jours d'été
S'alourdit dans les cieux moroses ;
Le bonheur nous était compté.
Adieu, l'amour ! Adieu, les roses !
Mais que leur souvenir dure l'éternité !

J'avais cru mon âme plus forte
Et moins facile à se briser ;
Je sens que ma jeunesse est morte...
Je pars ! Mais qu'un dernier baiser
Ferme ta bouche en fleur sur l'adieu que j'emporte !

Quand refleuriront les printemps
Au seuil verdoyant de l'année,
Parmi leurs trésors éclatants,
Garde cette rose fanée :
Elle aura parfumé nos rapides instants.

Hélas ! notre ivresse fut telle
Qu'il fallait l'épuiser d'un trait.
La violette où donc est-elle ?
Le lis, qui le réveillerait ?
— La fleur du souvenir est la seule immortelle !

CHANSON DE PRINTEMPS

Pieds frileux et cheveux dorés,
Le beau printemps court par les prés,
Sous l'azur tiède de la nue ;
Il fait, sur les pommiers en fleurs,
Neiger les dernières pâleurs
De l'aube nue.

Puis de l'Orient plus vermeil,
Comme après un divin sommeil,
Il fait jaillir à flots les roses,
Et, dans l'air empli de parfums,
Chasse les souvenirs défunts
Des jours moroses.

Il met parmi les blés nouveaux
Les gouttes de sang des pavots
Comme des blessures légères,
Déchaîne les zéphyrs méchants
Qui font pleurer les lis penchants
Sur les fougeres.

Il ouvre les lis et les cœurs
Et, sous ses petits doigts vainqueurs,
Aime à meurtrir les fleurs de neige.
— Fillettes aux cheveux dorés,
Le beau printemps court par les prés,
Dieu vous protége !

CHANSON D'ÉTÉ

Voici que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête :
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout en flots divins s'épanche la clarté.
Gloire à l'Été !

Sous la morsure des soleils,
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.

Partout, sur les bois, dans la plaine,
La vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la terre a vers les cieux monté.
Gloire à l'Été !

Sous ces midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser dans l'espace
S'échange de la terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde.
En elle est la lumière et la fertilité.
Gloire à l'Été !

CHANSON D'AUTOMNE

Toi qui viens frapper à ma porte,
Dis-moi ce que ta main m'apporte,
Pâle automne ?
— Une feuille morte.

Le mince présent, sur ma foi !
En me l'offrant, au moins, dis-moi
Ce qu'il veut dire ?
— Souviens-toi !

Cette dépouille inanimée,
Qui donc, d'une main parfumée,
Te la remit ?
— Ta bien-aimée !

Gage d'amour ou de remords,
Ce bien cher entre les trésors,
Doù vient-il ?
— Du pays des morts !

CHANSON D'HIVER

La neige a vêtu d'hermine les bois,
Et le givre y pend ses frêles dentelles,
— Quand revient l'hiver, je songe et je bois
Au pays lointain des fleurs immortelles.
— Rappelons-nous ! — les lis flottants
Montent dans les cieux palpitants.
En route, mon âme, et courage !
La tiédeur du foyer nous permet ce mirage.
Fermons les yeux pour rêver au printemps !

Un voile brumeux flotte dans le vent
Et le soir y met sa bordure sombre.
— Quand revient l'hiver, je pense souvent
Au pays lointain des soleils sans ombre.

— Rappelons-nous ! — quelle clarté
Baigne d'azur l'immensité !
En route, mon âme et courage !
La chaleur du foyer nous permet ce mirage.
Fermons les yeux pour rêver à l'été.

Dans l'air s'est éteint le bruit des ébats
Et la bise y met ses chansons étranges.
— Quand revient l'hiver, je pense tout bas
Au pays lointain des longues vendanges.
— Rappelons-nous ! — du cep moins vert
Le fruit de pourpre s'est ouvert
Et jusqu'au bord emplit la tonne.
Amis, fermons les yeux pour rêver à l'automne,
Fermons les yeux pour oublier l'hiver !

SÉRÉNADE

Tout parle, le flot et la grève ;
Le soir met partout son émoi.
Je veux te dire aussi mon rêve :
O toi que j'aime, écoute-moi !
— Le ciel est haut, la mer profonde,
La nuit est pleine de rayons.
Comme l'étoile vagabonde,
Tous deux, entre le ciel et l'onde,
Fuyons !

Tout chante, le flot et la grève ;
L'amour met partout son émoi.
Tout dit : Aimez ! car l'heure est brève.
O toi que j'aime, exauce-moi !

— Le ciel est haut, la mer profonde ;
Plus loin que la plaine, les monts
Et les lassitudes du monde,
Tous deux, entre la terre et l'onde,
Aimons !

Tout pleure, le flot et la grève ;
L'aube met partout son émoi.
L'aube a chassé le temps du rêve :
O toi que j'aime, réponds-moi !
— Le ciel est haut, la mer profonde,
La route obscure où nous entrons.
Avant que s'éveille le monde,
Tous deux, entre la terre et l'onde,
Mourons !

CREDO

Je crois aux choses éternelles
De la lumière et de l'amour !
Car la Beauté, comme le Jour,
Allume un feu dans les prunelles ;
Car les femmes portent, en elles,
L'ombre et la clarté tour à tour.
— Je crois aux choses éternelles
De la lumière et de l'amour !

Je crois que tout vit sur la terre
Par le soleil et le baiser !
Car tous les deux savent briser
L'effroi de la Nuit solitaire ;

Car la douleur, divin mystère !
Tous les deux savent l'apaiser.
— Je crois que tout vit sur la terre
Par le soleil et le baiser.

Je crois que tout meurt et se presse
Vers l'ombre du dernier sommeil,
Hors l'éclat de l'astre vermeil
Et le pouvoir de la caresse,
Hors ce que nous versent d'ivresse
Ou le sourire ou le soleil.
— Je crois que tout meurt et se presse
Vers l'ombre du dernier sommeil !

CHANSON LORRAINE

Durant tout le long de l'année,
Par les jours tristes ou joyeux,
Je ne puis détourner mes yeux
De la Patrie abandonnée.
Dans les jardins on voit s'ouvrir
Des roses, les roses de France !
O soleil qui fais tout fleurir,
Prends pitié de notre espérance !

Durant tout le long de l'année,
Par les jours tristes ou joyeux,
Je ne puis détourner mes yeux
De la Patrie abandonnée.

On voit les vergers se couvrir
De fruits — les fruits dorés de France.
O soleil qui fais tout mûrir,
Hâte aussi notre délivrance !

Durant tout le long de l'année,
Par les jours tristes ou joyeux,
Je ne puis détourner mes yeux
De la Patrie abandonnée.
Voici que l'hiver va flétrir
Les bois — les bois sacrés de France.
O soleil qui vois tout mourir,
Longue est aussi notre souffrance.

AMOROSO

Ton souffle a passé sur ma bouche,
Mêlé dans l'haleine des fleurs,
Et tes lèvres ont bu mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche.
J'ai senti, sous ton long baiser,
Mon sang fuir, mon cœur se briser.
— Ton souffle a passé sur ma bouche !

Un frisson mortel prend mon être
Rien qu'au bruit léger de tes pas.
Tu parais et je ne sais pas
Si je vais mourir ou renaître.

Reviens donc, sous ton long baiser,
Meurtrir mon cœur et l'apaiser.
— Un frisson mortel prend mon être !

Ah ! par pitié, rends-moi ta bouche
Où passait l'haleine des fleurs,
Et dans mes yeux sèche mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche.
L'ivresse de ton long baiser,
Je n'ai pu, d'un coup, l'épuiser.
— Ah ! par pitié, rends-moi ta bouche !

PENSÉES D'AUTOMNE

I

L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe,
Emportant du couchant les fuyantes clartés ;
Et, pareil à celui des oiseaux attristés,
Le vol des souvenirs s'allanguit dans l'espace.
L'an fuit vers son déclin comme un ruisseau qui passe.

Un peu d'âme erre encore aux calices défunts
Des lents volubilis et des roses-trémières ;
Et vers le firmament des lointaines lumières,
Un rêve monte encor sur l'aile des parfums.
Un peu d'âme erre encore aux calices défunts.

Une chanson d'adieu sort des sources troublées.
S'il vous plaît, mon amour, reprenons le chemin
Où, tous deux, au printemps, et la main dans la main
Nous suivions le caprice odorant des allées.
Une chanson d'adieu sort des sources troublées.

Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent
Qu'un éternel avril a fleuri de jeunesse.
Que meurent les beaux jours ! que l'âpre hiver renaisse
Comme un hymne joyeux dans la plainte du vent,
Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent.

Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été ! Femme, immortel printemps !
Sœur de l'étoile en feu qui, par les cieux flottants,
Verse, en toute saison, sa lumière dorée.
Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été ! Femme, immortel printemps !

II

Temps mélancolique d'automne,
J'adore, pour me souvenir,
Ton jour pâlissant qui s'étonne
De voir le soir sitôt venir.

D'un regard perdu j'aime à suivre
Le vol pensif de mes regrets
Vers tes couchants rayant de cuivre
La chevelure des forêts ;

Et, blanches parmi les fumées
De tes horizons incertains,
A voir passer les bien-aimées
De mes rêves déjà lointains.

CHANSON MATINALE

DANS LE GOUT DE THÉOPHILE DE VIAU

Cependant que l'archer vermeil
Sur les bruyères réchauffées
Disperse l'or de ses trophées,
Vainqueur de l'ombre et du sommeil ;

Laissant les plaines embrasées
S'emplir de lumière et de chants,
A l'urne des coteaux penchants
Viens boire le frais des rosées.

Je sais un taillis si profond
Qu'aux fleurs mêmes sur nous penchées,
Les peines resteront cachées
Que ton rire et tes yeux me font.

J'oublirai le mal que j'endure
Aux sereines clartés du jour,
Et jetterai, sur mon amour,
Un linceul riant de verdure ;

Et je chanterai le destin,
Cependant que ton pied superbe
Foulera mon cœur parmi l'herbe
Que mouillent les pleurs du matin.

MADRIGAUX

DANS LE GOUT ANCIEN

A P. LACOME

I

POUR DEUX VOIX

— Garde tes fleurs, gentil berger.
Je ne voudrais pas t'affliger,
Mais d'un autre je suis l'esclave.

— Est-il donc plus tendre que moi ?

— Non.

— Te peint-il mieux son émoi ?

— Non.

— Lui crois-tu le cœur plus tendre ?

— Non ; mais un soir son chant léger
Vers moi s'en fut à tire-d'aile.
Je l'écoutai sans y songer.
Adieu ! je te veux protéger
Du mal d'aimer une infidèle.
Garde tes fleurs, gentil berger !

II

POUR UN CHŒUR ALTERNÉ

LES JEUNES GENS.

— Inhumaines qui, sans merci,
Vous raillez de notre souci,
Aimez ! aimez quand on vous aime !

LES JEUNES FILLES.

— Ingrats qui ne vous doutez pas
Des rêves éclos sur vos pas,
Aimez ! aimez quand on vous aime !

LES JEUNES GENS.

— Sachez, ô cruelles Beautés,
Que les jours d'aimer sont comptés.
Aimez ! aimez quand on vous aime !

LES JEUNES FILLES.

— Sachez, amoureux inconstants,
Que le bien d'aimer n'a qu'un temps.
Aimez ! aimez quand on vous aime !

ENSEMBLE.

Le même destin nous poursuit
Et notre folie est la même :
C'est celle d'aimer qui nous fuit,
C'est celle de fuir qui nous aime !

III

POUR UNE VOIX

Avec son chant doux et plaintif,
Ce ramier blanc te fait envie :
S'il te plaît l'avoir pour captif,
J'irai te le chercher, Sylvie.

Mais là, près de toi, dans mon sein,
Comme ce ramier mon cœur chante :
S'il t'en plaît faire le larcin,
Il sera mieux à toi, méchante !

Pour qu'il soit tel qu'un ramier blanc,
Le prisonnier que tu recèles,
Sur mon cœur, oiselet tremblant,
Pose tes mains comme deux ailes.

IV

POUR DEUX VOIX

ENSEMBLE.

Allons voir sur le lac d'argent
Descendre la lune endormie.

LUI.

Le miroir des eaux est changeant
Moins que votre âme, ô mon amie.

ELLE.

Rayon de lune est moins furtif
Que peine d'amant n'est légère.

LUI.

Ainsi mon chant doux et plaintif
Ne te saurait toucher, bergère ?

ELLE.

Amour d'homme est trop exigeant.

LUI.

Pitié de femme est toujours brève.

ENSEMBLE.

Allons voir sur le lac d'argent
Descendre la lune en son rêve.

V

TRIO

DAMIS.

Je vous aime, ingrate Sylvie !

MÉÈRE.

O ma sœur, ne l'écoute pas !

SYLVIE.

M' aimerez-vous jusqu'au trépas ?

DAMIS.

Je voudrais vous donner ma vie.

NÉÈRE.

O ma sœur, ne l'écoute pas !

DAMIS.

Néere, la cruelle envie !

SYLVIE.

Ma sœur, t'a-t-il menti jamais ?

NÉÈRE.

Hélas ! non ; mais si tu l'aimais,
Mon amour me serait ravie !

DAMIS.

Adieu, Néère, adieu, Sylvie !
A Glycère je me soumets.

VI

POUR UN CHŒUR ALTERNE

LES JEUNES JENS.

Allons boire le frais de l'onde
A l'urne penchante des monts ;
Les cruelles que nous aimons
Ont fui le jour sous le bois sombre.

LES JEUNES FILLES.

Allons boire le frais de l'ombre
Que verse l'épaisseur du bois ;
Nos amis, entendant nos voix,
Nous chercheront sous le bois sombre.

UNE VOIX D'HOMME.

Écoutez ces rires sans nombre.

UNE VOIX DE FEMME.

Le long du chemin je les vois.

ENSEMBLE.

Au pied des monts et sous les bois,
Allons boire le frais de l'ombre !

VII

POUR DEUX VOIX DE FEMME

LA PREMIÈRE.

— Suivons le vol des papillons
Qui voltigent sur les abîmes.

LA SECONDE.

— Sur l'aile des aigles fuyons
Jusque vers la neige des cimes.

LA PREMIÈRE.

— Abeilles, sur votre chemin,
Croissent le lis et le jasmin.

LA SECONDE.

— O mouettes, votre aile blanche
Sur le gouffre des mers se penche.

ENSEMBLE.

Plutôt, ma sœur, par les détours
Du grand bois où dorment les tombes,
Suivons le chemin des colombes !
C'est là qu'on peut aimer toujours !

VIII

POUR UN CHŒUR

Le carquois d'amour va sonnant
Le choc de ses flèches légères.
— Courez, bergers ! fuyez, bergères !
Le carquois d'amour va sonnant.

La brise passe en bourdonnant
L'éveil des chansons bocagères.
— Chantez, bergers, fuyez bergères !
La brise passe en bourdonnant.

Et Mai sourit, en revenant,
Au chant des amours passagères.
— Aimez, bergers ! fuyez, bergères !
Mai nous sourit en revenant !

IX

POUR DEUX VOIX

— J'aime qui m'aime ou fuis ses pas ;
Car peine ingrate ne me tente.

— Hélas ! j'ai l'âme plus constante
Et j'aime qui ne m'aime pas.

— On se fait railler à poursuivre
Qui ne vous poursuit en retour.

— Peut-être ; mais il vaut mieux vivre
D'amour raillé que sans amour.

— A qui me plaît si je veux plaire,
J'impose, au moins, pareil tourment.

— Peine d'amour tient son salaire
Des doux maux qu'on souffre en aimant.

X

POUR UNE VOIX

A mes pas le plus doux chemin
Mène à la porte de ma belle,
— Et, bien qu'elle me soit rebelle,
J'y veux encore passer demain.

Il est tout fleuri de jasmin
Au temps de la saison nouvelle,
— Et, bien qu'elle me soit rebelle,
J'y passe des fleurs à la main.

Pour toucher son cœur inhumain,
J'y chante ma peine cruelle,
— Et, bien qu'elle me soit rebelle,
C'est pour moi le plus doux chemin !

XI

POUR UNE VOIX

Quand ton sourire me surprit,
Je sentis frémir tout mon être ;
Mais ce qui domptait mon esprit,
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,
Je sentis mon âme se fondre ;
Mais ce que serait cet émoi,
Je ne pus d'abord en répondre.

Ce qui me vainquit à jamais,
Ce fut un plus douloureux charme,
Et je n'ai su que je t'aimais
Qu'en voyant ta première larme !

L'AME EN DEUIL

L'AME EN DEUIL

LE TOMBEAU DE GEORGE SAND

I

Quand le soleil descend, comme un dieu qui se couche
Derrière les rideaux pourprés de l'horizon,
La nature, un instant, frémit et s'effarouche :
Un frisson court du front des chênes au gazon.

Le deuil de la lumière atteint toutes les choses ;
Les êtres, devant lui, se font silencieux ;
L'insecte palpitant se cache au cœur des roses
Et le berger pensif interroge les cieux.

L'homme sait bien pourtant que l'aube est assurée,
Que le jour renaîtra, pris d'un divin remord,
Secouant du matin la crinière dorée,
Et que, pour être éteint, le soleil n'est pas mort !

Mais ces astres humains dans l'éclat jette aux âmes
Les espoirs immortels des cieux encor lointains,
Ces astres fraternels aux rayonnantes flammes,
Hélas ! ils sont bien morts, alors qu'ils sont éteints !

Ils sont morts à jamais ! — Ah ! quel crime s'expie,
Et de quel long forfait Dieu veut-il nous punir ?
— Car l'ombre est sacrilège et la Mort est impie
De nous ravir ces feux dressés vers l'avenir !

La Nuit t'a prise, ô toi qui t'appelais Aurore !
La Nuit a pris ton âme amante de clarté !
Car le feu dont tu luis lentement te dévore,
O météore humain dans l'espace jeté.

Car l'ombre est là qui veille et prend, comme une toile,
Tes ailes de lumière à ces plis captieux...
— De ton vol dans l'azur que reste-t-il, Étoile ?
De la cendre à nos doigts et des pleurs dans nos yeux !

Laissons ces larmes fuir ! baisons cette poussière !
— La paupière brûlée et les genoux meurtris,
Pleurons Celle qui fut la Gloire et la Lumière,
L'Esprit dans sa splendeur éclairait nos esprits !

Pleurons celle qui fut la Gloire et l'Harmonie,
La lyre frémissante aux souffles du réveil,
L'écho toujours fidèle à la plainte infinie
Qui, des choses d'en bas, monte vers le Soleil !

L'âme compatissante aux âmes éperdues
Dont la douleur confuse emplit l'humanité :
Sœur des larmes et sœur des tendresses perdues,
Pleurons celle qui fut la Gloire et la Bonté !

I

Elle est là, — quelques pas ; — vous trouverez sa tombe;
Sur un tertre fleuri des roses vont s'ouvrir ;
Sur un arbre penchant se pose une colombe.
A genoux ! — C'est ici qu'elle a voulu dormir.

Elle a voulu dormir dans l'humble cimetière
Où tant d'amis obscurs l'attendaient en rêvant,
D'où tant de morts aimés, — fraternelle poussière, —
L'appelaient autrefois dans la plainte du vent.

Comme durant sa vie, après le trépas même,
Elle veille sur eux, de son lit verdoyant.
— Le sommeil est plus doux auprès de ceux qu'on aime
Les meilleurs d'entre nous meurent en le croyant.

Fils du Berry, la France entière vous envie
Cette noble dépouille et ce grand souvenir,
Et l'auguste déclin de cette belle vie
Que, dans vos bras pieux, elle a voulu finir !

Mieux que sous la splendeur éclatante des marbres
Qu'ouvrent les Panthéons à leurs hôtes sacrés,
Elle dort sous la cime ondoyante des arbres
Et sous la floraison magnifique des prés.

La chanson des oiseaux peut lui parler encore
De tout ce qui renaît sous le matin vermeil :
Cet agreste tombeau que le printemps décore
Est bien celui qu'il faut à son dernier sommeil.

Oh ! ta place est bien là, vaillante créature,
Cœur fidèle au travail, aux choses fraternel,
Dans l'épanouissement de la grande Nature
Que rajeunit sans cesse un ferment éternel.

Tu devais bien ton être à ses métamorphoses
Dont le divin spectacle enivrait ton cerveau.
— Sous ses chênes touffus, sous ses buissons de roses,
La Nature, à son tour, te devait un tombeau !

Oh ! ta place est bien là dans ce beau paysage
Du Berry calme et doux, cher à ton cœur pieux :
Car la sérénité qui baignait ton visage
Te venait d'aimer tant le pays des aïeux !

Ton âme flotte encore sur la noire vallée
Que la nuit vient peupler de rêves surhumains.
J'y vois passer souvent ton image voilée,
Des étoiles au front et des lis dans les mains.

Tu parles aux souffrants, comme aux jours de ta vie,
D'une voix tendre et douce... à guérir le remord :
— Fils du Berry, la France entière vous envie
Celle qui veille encor sur vous après la Mort !

III

Il faut que, parmi vous, son image demeure,
Sentinelle debout au cœur de ce pays !
Ne souffrez pas qu'un jour ce grand souvenir meure :
Gardez cette mémoire immortelle à vos fils.

Et, pour qu'elle leur vienne immuable et bénie,
Que le marbre ou l'airain la conserve pour eux !
— Le marbre était moins pur que ce noble génie,
L'airain chaud moins ardent que ce cœur généreux !

Qu'importe ! — à la pensée obéit la matière.
Au travail, ouvriers ! — nous voulons la revoir !
Ses traits puissants et doux disaient son âme entière,
C'est-à-dire l'Amour, la Bonté, le Devoir !

Ce qui remet l'honneur dans une âme abattue,
Ce qui met la pitié dans les cœurs triomphants,
Voilà ce qu'à vos fils dira cette statue :
Voilà ce qu'à la voir apprendront vos enfants !

Ils sauront qu'en ces lieux fut une grande vie,
Que leurs pères ont eu cet insigne bonheur
D'aimer Celle qu'après tant de gloire a suivie,
Et que La Châtre a su comprendre tant d'honneur !

Dors sous l'herbe profonde, ô grande trépassée !
Un souvenir vivant te garde parmi nous :
Au cœur de ton Berry, ton image est dressée,
Et tout Français qui passe y fléchit les genoux !

A L'ABSENTE

L'aile du vent nocturne a battu mon visage
Et sur des songes noirs fermé mes yeux lassés.
Dans les rêves obscurs qui s'y sont amassés,
Mon esprit inquiet cherche encore un présage.

Car, en frappant mon front, ce souffle décevant
M'apportait les parfums mortels de ton haleine,
Et ton image en deuil, de langueur toute pleine,
Sous ma paupière en pleurs avait passé souvent :

Comme une fleur de pourpre ouvrant ses feuilles sombres
Qu'un vol de papillons effleure obstinément,
Buvant mon âme ainsi qu'aux jours de ton serment,
Ta bouche souriait, rouge parmi les ombres.

L'angoisse m'étreignait à me faire trembler ;
Aux frissons de ma chair je pressentais la tienne ;
Car je ne sens, en moi, plus rien qui m'appartienne
Quand, du fond de l'oubli, tu daignes m'appeler.

As-tu donc murmuré mon nom triste à l'espace,
Dans la nuit qui nous peut de si loin réunir,
Sentant monter tout bas la mer du souvenir,
Qu'un tel tourment me soit venu du vent qui passe ?

O mon unique amour, il s'en va temps que l'heure
T'apprenne la clémence ou m'apporte l'oubli :
Je souffre, l'âge passe et ta beauté demeure
Sans que ni ton orgueil ni ma flamme ait faibli.

Tandis que, loin de nous, s'enfuit à tire-d'aile
Maint souvenir charmant par l'absence outragé,
Mon âme et ta beauté te sont restés fidèles :
Seuls ici, ni ton front ni mon cœur n'ont changé !

Pour la première fois, jusques à ton oreille,
J'ose exhaler un mal en silence accepté ;
Car j'ai porté dix ans de torture pareille
Sans que rien ne me fût ni promis ni compté !

Je sens venir la mort aux glaces de mes veines,
De mes yeux incertains éteignant le flambeau.
Veux-tu donc que, chargé de mes souffrances vaines,
J'en descende meurtri jusque dans le tombeau ?

Que, troublant, de mes maux, leur ombre solennelle,
Je laisse aux trépassés l'heur de les apaiser ?
Ah ! si tu ne veux pas d'une plainte éternelle,
Scelle, avant le départ, ma bouche d'un baiser !

Clos d'un baiser mes yeux et d'un baiser ma bouche,
O mon unique amour, ô ma chère Beauté,
Et, sans me rappeler que tu me fus farouche,
Calme, je descendrai dans l'immortalité.

Et, sans me rappeler que tu me fus rebelle,
Je crîrai dans l'azur sur mon front déployé
Combien je fus épris et combien tu fus belle,
Et que, m'aimant un jour, tu m'as cent fois payé !

Cependant que la Nuit, pensive sous un voile,
Pose son pied d'argent sur le tombeau du Jour
Et, d'une larme ardente, allume chaque étoile,
Pleurez-vous, avec elle, ô mon unique amour ?

De votre cœur brisé sentez-vous les parcelles,
Brûlant d'un dernier feu, vouloir se réunir
Et monter dans l'azur, comme des étincelles
Que fouette le vent sacré du souvenir ?

Sous vos pas alanguis entendez-vous la cendre
Crier nos bonheurs morts aux cieux indifférents,
Tous les bruits de la vie à l'horizon descendre
Et passer la lumière en rayons expirants ?

Sentez-vous, comme un lis qu'un souffle amer effleure,
Votre front se pencher vers le tombeau du Jour ?
Pleurez-vous avec moi dans l'ombre où je vous pleure,
Comme la Nuit pensive, ô mon unique amour ?

LES FLEURS DE SANG

A THÉODORE DE BANVILLE

I

Sous le rayonnement plus doux des heures lentes
Dont le vol s'alourdit au poids du souvenir,
Comme un adieu d'automne à l'an qui va finir,
De mon cœur déchiré naissent des fleurs sanglantes,

Leur calice se tend vers le pâle soleil,
Comme font des mourants les rigides prunelles;
Mon désespoir muet s'épanouit en elles
Et le sang de mon cœur monte à leur cœur vermeil.

J'enchâsserai dans l'or de la rime savante
La gouttelette rouge et figée à leur cœur,
Résolu de laisser, au son du luth vainqueur,
Se disperser mon être en leur pourpre vivante.

II

Comme les gouttes d'eau sur un roc qui se creuse,
Les heures, en tombant, ont ouvert dans mon cœur
Une lente blessure, et leur sillon vainqueur
Y serpente en chantant sa chanson douloureuse.

Comme les gouttes d'eau sur un roc qui verdit
Et de mousse légère au printemps se décore,
Les heures vont tombant et, sur mon cœur sonore,
La pâle floraison du souvenir grandit.

Des cieux à peine vus répétant le mirage,
Tendant sur l'horizon leur magique rideau,
Les heures vont tombant comme les gouttes d'eau
Sous les bois odorants quand a passé l'orage !

III

Je parcours les chemins autrefois parcourus :
Le sol en est poudreux, les bruyères séchées.
— Pareils à des torrents par la tempête accrus,
Ils n'offrent à mes yeux que des fleurs arrachées.

Je les suis au courant des souvenirs lointains
Qui s'épanchent du ciel comme des avalanches ;
Mes regards, plus hardis que mes pas incertains,
Poursuivent dans l'azur un vol de formes blanches.

Ces chères visions m'appellent en passant;
Pas une, de si loin, qui ne me reconnaisse !
Et quand elles ont fui, je vois fumer mon sang
Dans l'air dont les parfums enivraient ma jeunesse !

IV

Le poids des souvenirs a fléchi mes épaules,
Détourné mes regards de l'image des cieux,
Et, penché sur le temps, comme sur l'eau les saules,
Je regarde passer mes jours silencieux.

Là fut une douleur et là fut une joie :
Un cours égal les traîne à l'abîme béant,
Et ce m'est un bonheur qu'encor je les revoie,
Avant que de les suivre à l'éternel néant.

De loin toutes les deux sont égales en charmes,
Et, moins lourd, sur mon front passe le vol du jour,
A voir couler des fleurs sur un ruisseau de larmes
Et la mort engloutir ce qui vient de l'amour.

V

O délices d'aimer cruelles et profondes,
Bonheurs sans trahisons, ivresses sans remords,
Miel des lèvres en fleur, parfums des têtes blondes,
Je vous ai dû la vie et je vous dois la mort.

J'ai dispersé mon être à vos folles haleines,
Vagabondes amours, et, sur votre chemin,
J'ai répandu mes jours comme des coupes pleines ;
J'ai tendu, comme un fruit, mon âme à votre main.

J'ai laissé fuir mon sang aux lèvres de qui j'aime,
Et, sur son dernier flot, mon cœur va se fermer.
Ah ! qu'il soit clos, du moins, sous un baiser suprême !
Prenez, du moins, mon âme, ô délices d'aimer !

VI

A qui fit d'aimer son salaire
La vie est rude et sans merci.
— J'ai trop vécu, vivant ainsi,
Pour garder ni foi ni colère.

J'ai jeté mon cœur à l'amour,
Ainsi qu'aux bêtes une proie. —
Qu'importe, celle qui le broie,
Le lion fauve ou le vautour !

Qu'importe celle qui l'écrase
Sous son ongle ou sa dent de fer !
J'ai jeté mon âme à l'enfer :
Qu'importe le feu qui l'embrase !

VII

Ne te détourne pas de la couche où je pleure,
Fantôme doux et cher de l'amour envolé :
J'ai repoussé l'oubli, cette pitié de l'heure,
Et je te suis fidèle, étant inconsolé.

Regarde, et vois ce cœur qui garde sous la cendre
Le feu des anciens jours sans cesse renaissant,
Et, jusqu'au fond de soi, laisse la Mort descendre
Avec la flamme obscure où brûle notre sang.

Tends ta lèvre pâlie à ma bouche scellée
Par l'éternel serment que rien n'a pu briser...
Fantôme doux et cher de l'ivresse envolée,
Ne te détourne pas et rends-moi mon baiser !

VIII

Si mon cœur t'apparaît broyé comme le verre,
Foulé comme une route, en poussière effondré,
Te rappelant, qu'un jour, tes mains l'ont déchiré,
Toi seule à ses débris ne dois être sévère.

De ses plus fiers lambeaux tu jonchas mon calvaire,
Quand mes pas y suivaient ton fantôme adoré,
O cher bourreau par qui tout mal me fut sacré,
Que le pardon absout, que le regret révère !

Ce que tu m'en avais laissé ne valait plus
Qu'on prenne, à le sauver, des soucis superflus ;
Et, plûtot que guérir sa peine inguérissable,

J'ai dispersé sa cendre ainsi qu'on fait d'un mort.
Mais, toi seule ne peux en fouler sans remord
Les restes, sous tes pas, mêlés avec le sable.

IX

As-tu donc mesuré ton courage à ta peine,
Lâche cœur pour gémir et t'en croire abattu ?
Pour ployer sans révolte et trembler sous ta chaîne,
A ta honte as-tu donc mesuré ta vertu ?

D'aimer jusqu'à la mort, trop longtemps tu te leurres
Tu sens bien que tu vis et veux encor souffrir ;
N'as-tu donc plus de sang à verser, que tu pleures,
O vaincu sans honneur qui n'as pas su mourir !

Puisqu'il n'est plus permis que ton bonheur renaisse,
Jette aux vents les regrets des beaux jours révolus
Et détourne, du moins, de ta fière jeunesse,
L'affront d'aimer encor celle qui n'aime plus.

X

Ai-je aimé ? — J'ai senti fondre sous des caresses
L'airain de mes ennuis et l'or de ma fierté.
J'ai juré sous les cieux d'immortelles tendresses
Et, quand venait la nuit, dans l'ombre sangloté.

J'ai dit : Je suis à toi ! prends mon sang ! prends mon être
Car mon sang veut couler, mon être veut souffrir :
Ta lèvre est mon tombeau, ton caprice est mon maître,
— Et je ne mentais pas ! j'étais prêt à mourir !

Notre âme est-elle donc le pain que multiplie
Le caprice d'un dieu, comme un vil aliment,
Qu'en vain nous la donnions, par l'amour ennoblie,
Pour la sentir en nous renaître obstinément !

XI

Des désirs sans merci j'ai lassé l'énergie
Et des rêves sans fin compté les infinis :
Vers l'éternel repos mon cœur se réfugie,
Comme un oiseau blessé cherche les anciens nids.

Tout un monde d'absents me contemple et m'appelle,
Sans regards et sans voix, du fond noir des enfers :
Éveillant, dans mon sein, comme un espoir rebelle
De revivre, avec eux, les maux déjà soufferts.

Vers l'ombre, sur vos pas, ma détresse s'élance,
Loin d'un monde enivré de lumière et de bruit,
Troupeau sacré des morts que garde le Silence,
Comme un berger pensif et debout dans la Nuit,

XII

Qu'aimer et que vouloir dans le temps ou nous sommes
Lorsque, d'un vol égal, le Juste et la Beauté,
S'enfuyant, pour jamais, de l'horizon des hommes,
Refusent à nos cieux leur jumelle clarté ?

Que croire et que chercher dans ce temps rude et sombre
Où rien ne parle plus que les échos lointains,
Où, sans âme et sans voix, seuls, se croisent, dans l'ombr
Les mondes oubliés et les astres éteints ?

Aveugle épris encor de la clarté ravie,
Brûlé pour l'Idéal d'un inutile feu,
Plein du devoir perdu, je suis, dans cette vie,
Le soldat sans patrie et le prêtre sans Dieu !

XIII

J'ai vu mourir ma mère et tomber ma Patrie :
Sais-je donc qui je suis et d'où je suis venu ?
Je suis comme un ruisseau dont la source est tarie
Et dont un sable ardent boit le flot inconnu.

Sais-je donc où je vais, pour poursuivre ma route
Sous les soleils en flamme et les vents odieux ?
Qui pourrait de mon front chasser l'ombre et le doute ?
— J'ai vu mourir ma mère et s'envoler mes dieux.

Plus que la vie, hélas ! l'illusion est brève.
J'ai donné tout mon sang aux délices d'aimer.
Je n'attends ici-bas plus rien, même du rêve :
— J'ai vu mourir ma mère et le ciel se fermer !

XIV

Ah ! que ne suis-je mort au seuil divin des choses,
Comme un prêtre qui tombe aux marches de l'autel !
Tout enivré d'amour, et de chants, et de roses,
Ah ! que ne suis-je mort, me croyant immortel !

Que m'ont appris les ans, si ce n'est la détresse
De voir l'aube s'éteindre et les fleurs se flétrir ?
Des baisers de ma mère à ceux de ma maîtresse,
Que m'ont appris les ans, si ce n'est à souffrir ?

Que m'a valu de vivre en maudissant la vie,
Fils du rêve et traînant les jours comme un remord !
Sur la route sanglante à regret poursuivie,
Que m'a valu de vivre en appelant la Mort !

XV

Veille au seuil du néant, vain espoir de revivre,
Et console les cœurs obstinés à souffrir.
Au sommeil éternel sans merci je me livre,
Et c'est bien tout entier que je prétends mourir.

Car l'âme qu'au tombeau j'aurais voulu reprendre,
Arracher à l'abîme et rapporter à Dieu,
L'âme de ma jeunesse épanouie et tendre,
Large comme le ciel, pure comme le feu,

L'âme qui fut ma gloire est partie avant l'heure,
Consumée, en sa fleur, par le temps et l'amour.
Ce qui reste de moi ne vaut pas qu'on le pleure
Et peut bien au cercueil descendre sans retour.

XVI

Garde tes chants sacrés pour des jours moins barbares;
Livre, sans t'indigner, les martyrs aux bourreaux ;
Puisque les mains du Temps, à notre siècle avares,
Couvrent d'un ciel sans dieux un monde sans héros !

Garde tes saints courroux et ton chaste délire,
Muse au front ceint de lis et de rêves lointains,
O donneuse de gloire, ô porteuse de lyre,
Toi l'arbitre et l'honneur des antiques destins.

Puisque la foule abjecte est sourde à tes colères,
Fais planer sur les fronts ton deuil silencieux,
Ne mêle plus ta voix aux clameurs populaires ;
Pleure, fille immortelle, et souviens-toi des cieux !

XVII

Impavidum ferient ruinæ.

Tout recommençant pour finir,
Le mal, hélas ! comme le bien,
Je ne crains rien de l'avenir,
Et le passé ne m'est plus rien.

Je marche, mais sans m'attarder
Au leurre des vœux superflus ;
J'attends, mais sans rien demander :
Je subis, mais je ne veux plus.

Chaque jour m'apporte son heur
Que j'attends sans peur ni remord,
N'ayant de souci que l'Honneur
Et d'espérance que la Mort !

A LA BIEN-AIMÉE

Quand les roses seront flétries,
Quand les soleils seront éteints,
Quand les sources seront taries
Au fond des paradis lointains;

Quand nos amours longs et fidèles,
De leur vol fatiguant les airs,
Pour s'enfuir d'un même coup d'ailes
Se chercheront aux cieux déserts;

Quand sur le deuil de toutes choses
L'Ame immortelle pleurera,
Aux soleils, aux sources, aux roses,
Seul, ton souvenir survivra.

TABLE

—

Aux astres les heures pareilles 1

RIMES VIRILES

Prologue. 3
Les cieux nouveaux 6
Patria 14
Épilogue. 27

FANTAISIES CÉLESTES

Couchant. 33
Danse d'étoiles. 35

Immaculata virgo 38
Le voeu 40
Lever d'étoiles. 43
Douleur céleste 45
Réveil 47
La voie lactée 49
Larmes d'étoiles 51
Immortalité 56

EN AIMANT

Angelica verba 61
Souffrances d'amour 71
Amours nouvelles 87

INTERMÈDES PAÏENS

Prologue. 117
Le Pays des nymphes 119
A l'innommée. 133
Sonnets plastiques 146

SOUHAITS ET DÉDICACES

A une passante. 161
A une jeune fille 163

En envoyant des fleurs 165
En aimant 173
A un mort qui passe 175
Anniversaire 177
Sonnet a Eugène Froment 180
Sonnet a Théodore de Banville. 182
Sonnet a Jose Maria de Heredia 184
Sonnet a Albert Liouville 186
Sonnet a Henner 188
Sonnet a Feyen Perrin 190
Sonnet a un Dieu 192
Sonnets a une tragédienne 194
Sonnet a Mme A*** 198

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

Poème de mai 203
Chanson de printemps. 214
Chanson d'été 216
Chanson d'automne 218
Chanson d'hiver 220
Sérénade. 222
Credo. 224
Chanson lorraine 226
Amoroso 228
Pensers d'automne 230
Chanson matinale dans le gout de Théophile de Viau. 233
Madrigaux dans le gout ancien. 235

L'AME EN DEUIL

Le tombeau de George Sand 259
A l'absente 267
Les fleurs de sang 273

A LA BIEN-AIMÉE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

911 X 2 526
Universitas

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due

JUL 1 5 1970

a39003 0032953256

CE PQ 2428
.S6C39 1887
COO SILVESTRE, P LA CHANSON D
ACC# 1227107

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

A 3 FR. 50 LE VOLUME

EXTRAIT DU CATALOGUE

POÈTES CONTEMPORAINS

JEAN AICARD

Les Poèmes de Provence. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

Poésies complètes. . . . 3 vol.

MAURICE BOUCHOR

Les Chansons joyeuses. . 1 vol.

Les Poèmes de l'Amour et de la Mer. . . . . 1 vol.

Contes parisiens en vers. 1 vol.

Le Faust moderne. . . . 1 vol.

L'Aurore . . . . . 1 vol.

JULES BRETON

Jeanne. . . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

FÉLIX FRANK

La Chanson d'Amour. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT

L'Ame nue.. . . . . 1 vol.

CLOVIS HUGUES

Les Évocations.. . . . . 1 vol.

GABRIEL MARC

Poèmes d'Auvergne.. . . 1 vol.

GUY DE MAUPASSANT

Des vers. . . . . 1 vo

MISTRAL

Miréio . . . . . 1 v

FÉLIX NAQUET

Haute École. . . . . 1 v

LUCIEN PATÉ

Poésies. . . . . 1 v

JACQUES RICHARD

Poésies. 1

MAURICE ROLLINAT

Les Névroses. 1

Dans les Brandes. . . . 1

L'Abîme. 1

ARMAND SILVESTRE

Poésies complètes. . . . 1

La Chanson des Heures. 1

Les Ailes d'or. 1

Le Pays des Roses. . . . 1

Le Chemin des Étoiles. . 1

GABRIEL VICAIRE

Émaux Bressans. 1

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.